PREMIÈRE ANNÉE. — N° 5. Jeudi 7 Mai 1908

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

# L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X•)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

## LE BON MOTIF



Ce matin-là, l'adjudant Ronchonetti arriva au quartier avec un air qui sentait la boîte.



Pensez s'il était de mauvaise humeur, il avait dû se balader toute la nuit pour essayer de rendormir son petit dernier qui ne faisait que de miauler.



Et puis, il avait aussi un satané oignon sur le petit doigt du pied gauche, qui le faisait souffrir à en pleurer (comme tous les oignons d'ailleurs).



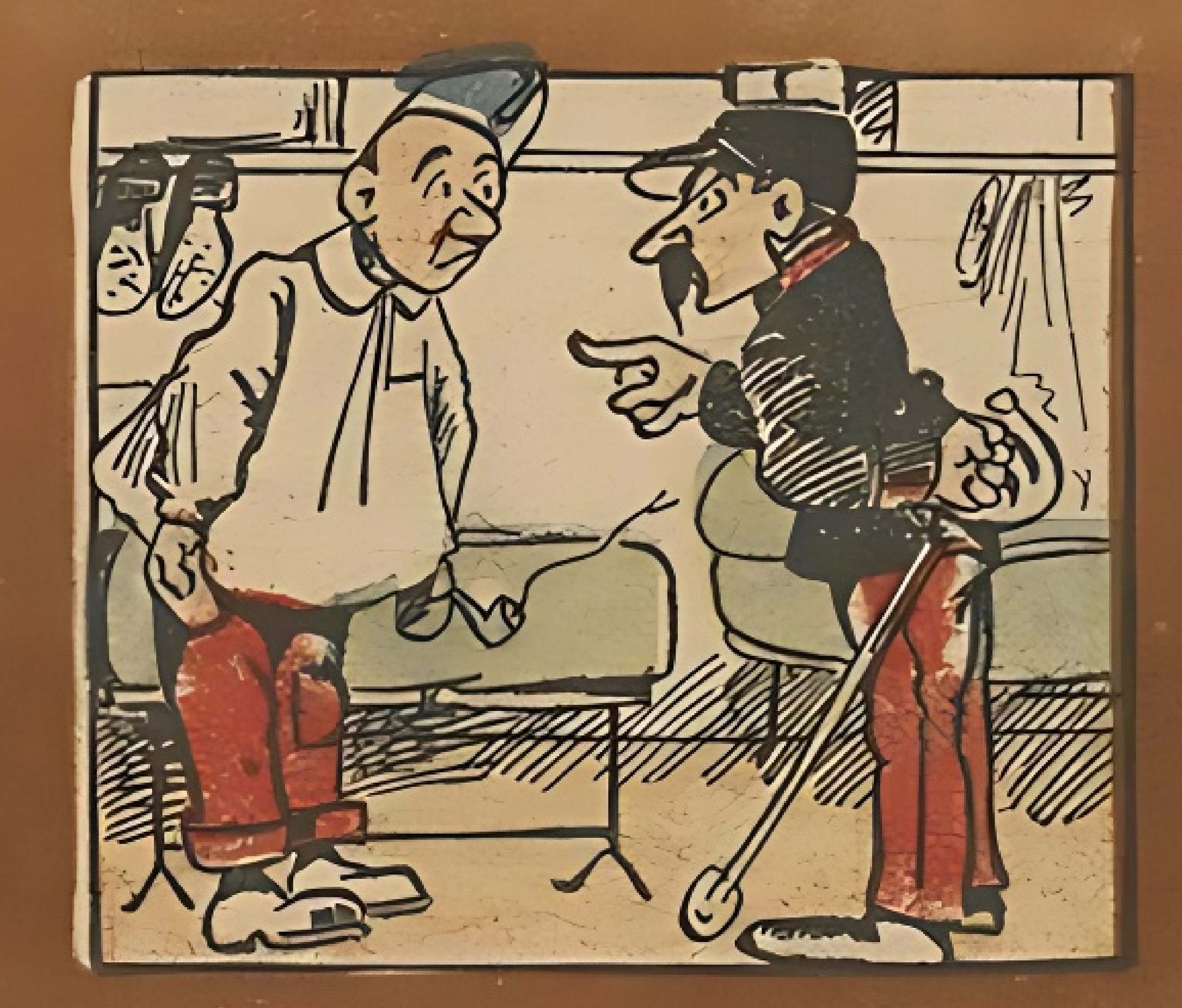
Sans compter qu'il avait reçu de sa belle-mère une lettre qui lui annonçait qu'elle avait l'intention de se remarier.



Muni de ces excellentes dispositions, il ne pensait qu'à assouvir sa rage et monta directement dans les chambrées.



Le soldat Bouquin était tranquillement assis sur son plumard en train d'essayer, au moyen d'un brin de balai, à déboucher le tuyau de sa pipe.



« Qu'est-ce qu'il fiche là, celui-là? s'écria l'adjudant? Ah! oui, vous débouchez votre pipe. Feriez mieux de vous déboucher le cerveau, mon ami, ou de raccommoder votre paquetage. »



« Faites-le-moi voir votre paquetage. Je parie que vous n'en avez même plus de paquetage, que ça ne doit être qu'un vaste trou jusqu'à la gauche. »



Le soldat Bouquin descendit tout son saint frusquin.

(Voir la fin page 2.)

## LE BON MOTIF *(Suite.)*



Le sous-officier examina un à un les vêtements, mais il était mal tombé. Bouquin, en effet, avait en ville une vieille tante qui lui raccommodait ses affaires.

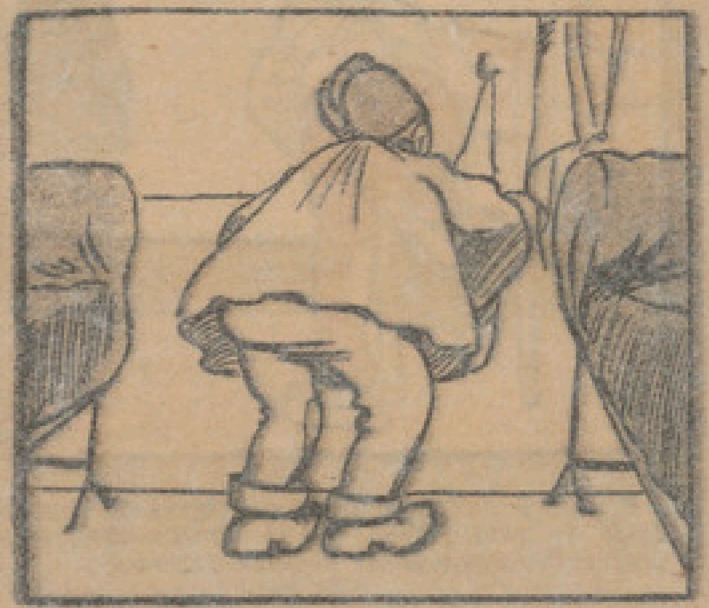


Pourtant, à une veste, il y avait, tout d'un coup, un centimètre de décousu.

« Eh bien ! ronchonna Ronchonetti, si dans deux minutes ça n'est pas cousu, et cousu comme chez Paquin, vous sortirez sur mes jambes dimanche. »



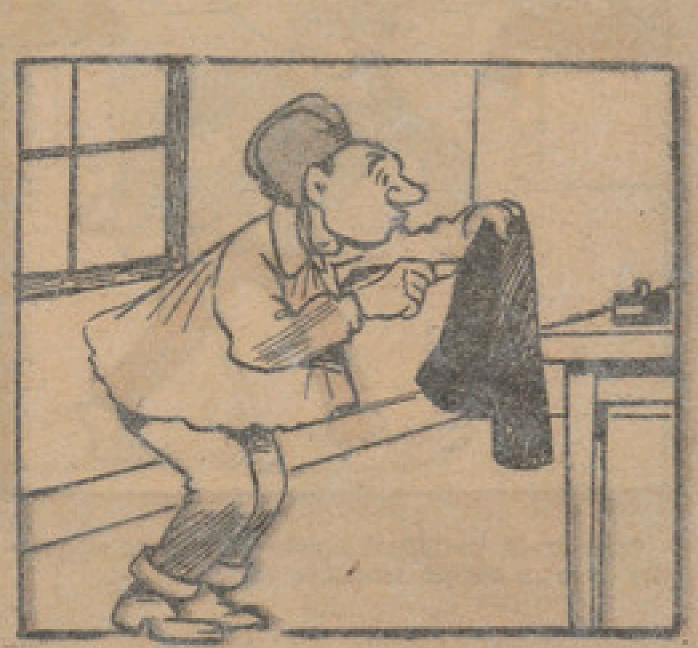
Bouquin fouilla dans son sac à brosses. Hélas ! il n'y avait pas de fil noir.



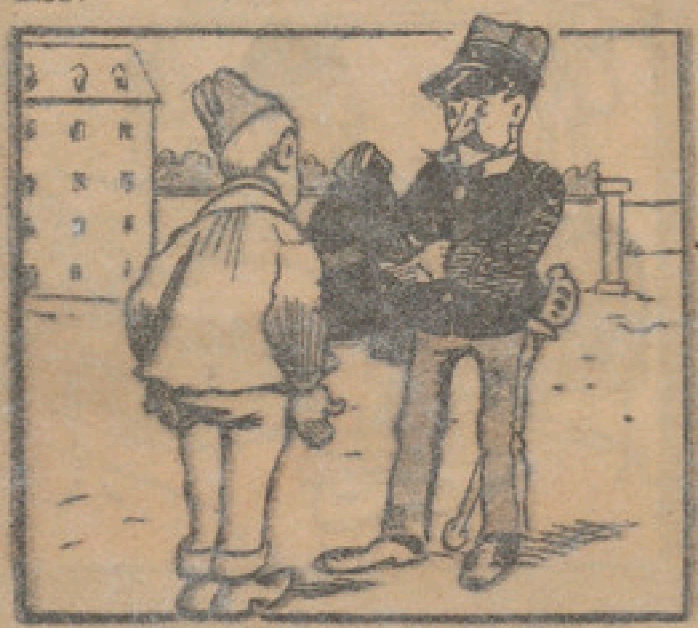
Il inspecta les sacs à brosses de toute la chambrée. Rien !



Tant pis; il prit une aiguillée de fil blanc et raccommoda la veste.



Puis, au réfectoire, il prit une plume et de l'encre et noircit le fil blanc.



Un instant après, il était en bas où il exhibait son travail à son [illegible] supérieur.



Celui-ci s'était aperçu du truc. « Bien, dit-il, » et il s'éloigna vers le bureau.

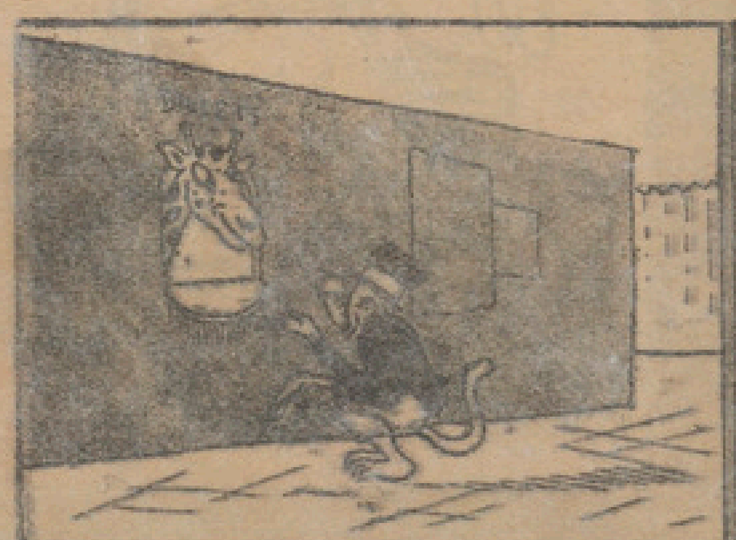


Alors, là, bien installé, il saisit une plume et d'une écriture élégante il traça :

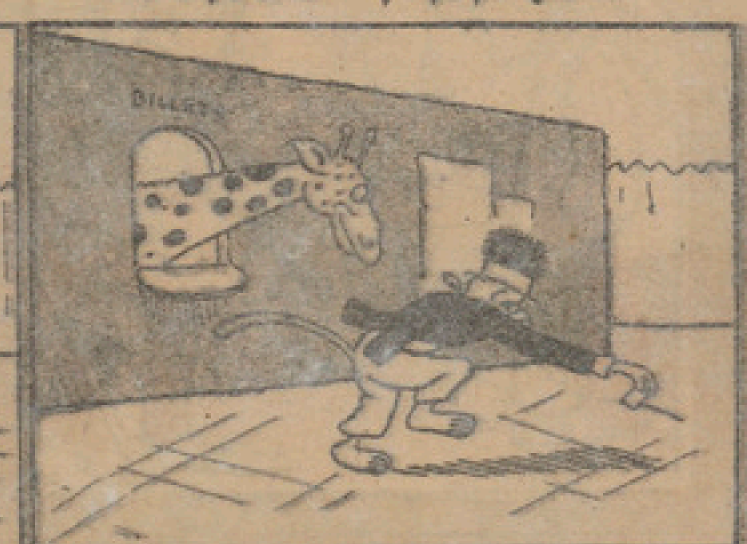
4 jours de consigne au soldat Bouquin.

*A cousu du fil noir avec du fil blanc.*

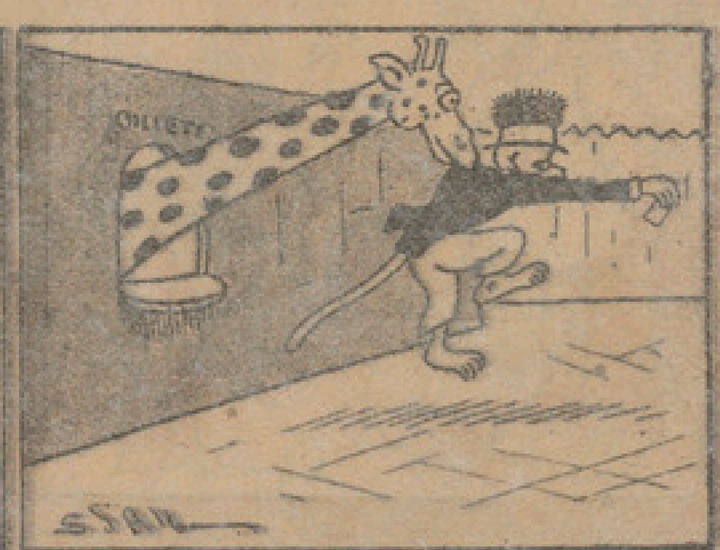
## VOYAGE MANQUÉ



Joko aime voyager : en conséquence il va à la gare prendre un billet.




Mais, en singe pratique, il préfère voyager à l'œil.



Ce qui ne fait pas du tout l'affaire de Mme Girafe, la préposée au guichet, qui, empoignant notre Joko, lui prouve qu'on a beau être singe, on n'est pas toujours le plus malin.

# UNE MISSION de CONFIANCE



M. William Smith, un des plus grands bijoutiers de Londres, était dans son bureau lorsqu'on frappa à la porte et un homme d'une quarantaine d'années se présenta.

— Ah! c'est vous, Bell, dit M. Smith, entrez, j'ai une mission importante à vous confier.

Employé depuis une vingtaine d'années dans la maison Smith, John Bell était l'homme de confiance du grand bijoutier.

— Voici ce dont il s'agit, commença M. Smith, je vais vous charger de porter à Neasdon les parures en brillants que lord Turlingham a achetées avant-hier.

Se dirigeant vers un coffre-fort, M. Smith en sortit deux écrins en maroquin noir qu'il posa sur son bureau ; puis, ayant donné à John Bell les instructions nécessaires concernant le voyage, le bijoutier remit les écrins à son homme de confiance.

— Surtout, Bell, ne les lâchez pas un seul instant et ne vous endormez pas dans le train. Voici les clefs des écrins, mettez-les dans la poche de votre pantalon.

« Vous serez obligé de coucher à Rufford et de prendre demain matin le train qui vous mènera directement à destination. Donc, faites attention. Allez, et bon voyage, Bell.

L'homme de confiance sortit, portant les précieux colis, sauta dans un cab, et se fit conduire à la gare de Saint-Pancras. Il monta dans le premier train en partance pour le nord de l'Angleterre.

Il était près de cinq heures du soir, et John Bell comptait arriver à Rufford vers dix heures. Il avait choisi un compartiment où il n'y avait personne, quand au dernier moment un voyageur entra précipitamment. C'était un petit homme complètement rasé, l'air vif et intelligent. Contrarié par l'arrivée de l'inconnu, John Bell serra plus précieusement sur ses genoux les deux écrins qui contenaient toute une fortune.

— Juste à temps, remarqua le nouveau venu comme le train partait. Un peu plus il s'en allait sans moi.

Après avoir dépassé les environs de Londres, le train accéléra sa vitesse, l'inconnu n'avait pas reparlé.

Mais, subitement, il se tourna vers son compagnon.

— Eh bien, monsieur Bell, dit-il, souriant, vous n'avez pas l'air enchanté de me voir. Vous devriez être très content car je suis venu pour vous protéger.

— Me protéger, grogna John Bell en fronçant les sourcils, je vous remercie, mais je suis assez grand pour me protéger moi-même. Qui êtes-vous donc ?

L'inconnu répon... aimablement :

— Je suis l'inspecteur Brown, du service de la sûreté, j'ai reçu des instructions de M. Smith pour veiller à ce qu'il ne vous arrive rien, ainsi qu'aux deux écrins en cuir que vous avez là.

John Bell, surpris et gêné, répondit :

— M. Smith sait bien que lorsqu'on me confie quelque chose, il n'y a pas de danger.

— Bien sûr, répliqua l'inspecteur, mais croyez-vous que des bijoux de cette valeur peuvent être transportés d'un endroit à un autre sans attirer l'attention d'un voleur professionnel ou même de plusieurs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea John Bell rudement. Vous dites que vous êtes inspecteur de police, mais il peut très bien se faire que vous soyez un voleur professionnel vous-même.

— Et en supposant que cela soit, monsieur Bell, supposez qu'étant un voleur de profession, je veuille m'emparer de ces diamants sans trop de difficulté, savez-vous ce que je ferais ?

— Je n'en sais rien, mais je peux vous dire ce que je vous ferais, moi.

— Vous commenceriez par tomber sur moi, n'est-ce pas ? oui, vous êtes assez fort pour lutter contre moi. Essayez, si vous voulez.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda John Bell, exaspéré par les manières de son compagnon.

— Ecoutez, mon cher monsieur, continua Brown, si je voulais vous voler, ce n'est pas dans un wagon que je le ferais, je choisirais une meilleure occasion, et pourtant je pourrais le faire de plusieurs façons différentes ; ainsi, comme ceci :

Agile comme un chat, il bondit sur son voisin, lui appuyant un genou sur l'estomac, et en lui saisissant la barbe et les moustaches à pleines mains :

— Lâchez-moi! lâchez-moi! criait John Bell, furieux.

M. Brown le lâcha, et reprit sa place.

— C'est tout simplement pour vous faire voir, expliqua-t-il ; j'aurais pu vous arrachez la barbe et vous empêcher de vous défendre. Connaissez-vous la savate ? le jiu-jitsu ? Ah! je pourrais vous montrer de nombreux trucs qui vous étonneraient un peu, mais cela n'a pas d'importance. Tout ce que je voulais, monsieur Bell, continua-t-il plus sérieusement, c'est vous convaincre que, aussi fort et aussi brave que vous soyez, vous ne pourriez lutter contre ces coquins.

— Quels coquins ? demanda John Bell, visiblement impressionné et défiant.

— Tout ce que je peux vous dire, répondit Brown, d'après les informations que j'ai reçues, c'est qu'ils forment une bande redoutable et qu'ils sont à vos trousses, ils doivent sûrement être trois sinon quatre. Je n'ai pas eu le temps de regarder s'ils étaient dans ce train. Je ne pense pas qu'ils y soient, mais certainement ils viendront par l'express de nuit pour vous rejoindre à l'hôtel du Lion-Noir, à Rufford.

— Comment êtes-vous parvenu à savoir que je descendrais au Lion-Noir ? demanda John Bell, tout étonné.

Brown ne jugea pas utile de répondre à cette question ; il se contenta d'annoncer à son compagnon qu'il passerait la nuit dans le même hôtel pour le protéger contre toute tentative qui certainement ne manquerait pas d'avoir lieu.

— Il n'y aura qu'à prévenir la police, suggéra John Bell.

— Quoi, la police ! Ah ! non, s'écria Brown, plus d'un gredin s'est échappé de mes mains chaque fois que la police s'en est mêlée. Non, merci, si j'ai besoin de quelques policemen, je les enverrai chercher. J'aime mieux travailler tout seul. Sans vouloir me vanter, monsieur Bell, je peux dire que je m'en suis toujours bien trouvé.

M. Brown continua et raconta à son voisin ses exploits en Angleterre aussi bien qu'à l'étranger.

— On m'a surnommé la terreur des voleurs, et entre nous, j'ai bien mérité ce titre. Et si certains individus savaient que Brown va passer la nuit au Lion-Noir, ils ne tenteraient pas le coup et ce serait très malheureux parce que c'est une belle occasion pour arrêter certaine bande qui est recherchée depuis longtemps.

Lorsque le train arriva à Rufford, John Bell montra moins de méfiance à l'égard de son compagnon. Il songeait que la précaution prise par M. Smith pour le protéger contre toute tentative de vol était après tout justifiée dans ces circonstances. M. Brown lui avait démontré comment il pouvait être chloroformé et soulagé de ses précieux écrins sans même s'en apercevoir. Les deux hommes soupèrent ensemble et malgré une conversation animée, John Bell commença à s'endormir, Brown le secoua et lui dit :

— Allons ! la meilleure chose que vous puissiez faire est d'aller vous coucher et de me passer les bijoux. Ils seront plus en sûreté avec moi qu'avec vous, qui êtes déjà aux trois quarts endormi.

— Non, monsieur, répliqua John Bell avec fermeté, j'ai reçu les ordres de ne pas lâcher les écrins un seul instant ; je vais exécuter ces ordres, vous pouvez me croire.

M. Brown s'impatienta un peu. Lui aussi, dit-il à John Bell, avait reçu des ordres, et s'il ne les exécutait pas, il en serait rendu responsable, et si ses plans n'étaient pas adoptés, la perte des bijoux de lord Turlingham en serait le résultat probable.

— Vous ne connaissez pas l'audace de ces bandits, ajouta-t-il. Ils iront droit à votre chambre ; — ne me demandez pas comment ils s'introduiront dans la maison, ce serait du temps perdu. — Donc, ils iront droit à votre chambre ; si j'y suis avec vous, ils me reconnaîtront, et sous prétexte de s'être trompés de chambre, ils s'excuseront et s'en iront. Le coup sera manqué et je ne pourrai pas les arrêter, le vol n'ayant pas eu lieu. Tandis que si je me charge des bijoux, lorsqu'ils viendront vous demander, le revolver sous le nez, ce que vous en avez fait, vous n'aurez qu'à faire semblant de trembler et dire :

« — Je les ai confiés à un de mes amis dans la chambre à côté. »

« Et lorsqu'ils viendront dans ma chambre, c'est bien étonnant si à nous deux nous ne les prenons pas au piège.

M. Brown employa encore beaucoup d'autres arguments pour persuader John Bell, et à la fin, ce dernier dit :

— Ce qui me tracasse le plus, c'est de sentir que je vais certainement m'endormir malgré moi. Tenez, dit-il en tendant les écrins à M. Brown, surtout, prenez-en bien garde. Maintenant, je ne voudrais pas vous offenser, ajouta-t-il, mais si vous pouviez me confier quelque chose en retour, soit votre montre ou de l'argent ? Je sais bien que ce que je vous propose là ressemble un peu au truc classique de « l'américaine », n'est-ce pas ? mais vous comprenez.

Brown l'interrompit en riant de bonne humeur.

— Je comprends, je comprends, après tout, vous ne me connaissez pas. Tenez, voici ma montre qui ne vaut guère plus de cent francs et voici mon argent.

Il tira son portefeuille qui contenait quelques billets de banque et sortit une poignée d'or et d'argent :

— Sept cent vingt-trois francs soixante, remarqua-t-il après avoir compté la monnaie. Plus que je ne croyais avoir sur moi. Ce n'est même pas le dixième du prix du plus petit des diamants que vous me confiez, c'est cer-

tain, mais cependant, si cela peut vous rassurer...

— Certainement, confessa humblement John Bell.

— Et cela me prouve que vous agissez loyalement avec moi.

Ayant souhaité bonne nuit à M. Brown, John Bell gagna sa chambre, ferma la porte à clef et plaça devant une lourde commode pour plus de sécurité puis, deux minutes après il était plongé dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, il fut réveillé par de violents coups frappés à la porte. Sautant à bas du lit, il dérangea la commode de place, ouvrit la porte, et se trouva face à face avec l'inspecteur en chef de la police locale, en uniforme, accompagné de deux policemen.

— Ah! monsieur Bell, s'écria l'inspecteur, qui le connaissait depuis très longtemps, cette fois, vous vous êtes laissé rouler, il n'y a pas d'erreur. Je n'aurais jamais cru cela de vous! Vous laisser dépouiller de la sorte par un voleur dont n'importe qui se serait méfié rien qu'à le voir, et vous laisser voler aussi facilement une pareille fortune!

John Bell ne comprenait pas et demanda stupidement :

— Où est l'inspecteur Brown ?...

— L'inspecteur Brown! Si c'est votre compagnon de voyage que vous appelez ainsi, je voudrais bien savoir où il est moi-même, allez. Le malheur, c'est qu'il a huit ou neuf heures d'avance sur nous. Il a quitté l'hôtel hier soir avec un écrin sous chaque bras et on ne l'a plus revu. Une demi-heure après, nous recevions un télégramme nous avertissant de sa présence ici. Je suis bien désolé pour vous, monsieur Bell, bien désolé! mais réellement, vous avez été bien imprudent.

— Je me suis méfié de lui tout d'abord, dit John Bell, ça c'est certain, car il m'avait l'air d'un singulier individu.

— Tout ce que je peux dire, reprit l'inspecteur de police, c'est que je ne voudrais pas être à votre place quand M. Smith va savoir que vous vous êtes laissé voler les écrins, car je vous le dis, les diamants doivent être loin en ce moment.

— Oh! pas si loin que cela, répondit John Bell, et si les écrins sont perdus, les bijoux ne le sont pas.

Déboutonnant son veston, son gilet et sa chemise, il fit voir une rivière de diamant magnifique, des bracelets, des broches et une autre quantité de bijoux superbes dissimulés sous sa chemise.

— C'est un peu gênant, mais il fallait bien que je les mette quelque part, car je m'étais bien aperçu à qui j'avais affaire et j'avais deviné que le soi-disant inspecteur Brown n'était qu'un adroit voleur, aussi, en montant dans la chambre avant le souper pour me débarbouiller un peu, je me suis permis d'ouvrir les écrins et d'en retirer les bijoux. Les écrins sont perdus, c'est vrai, mais je savais bien que mon individu aurait trouvé le moyen de s'en emparer d'une façon ou d'une autre, et j'avais agi en conséquence.

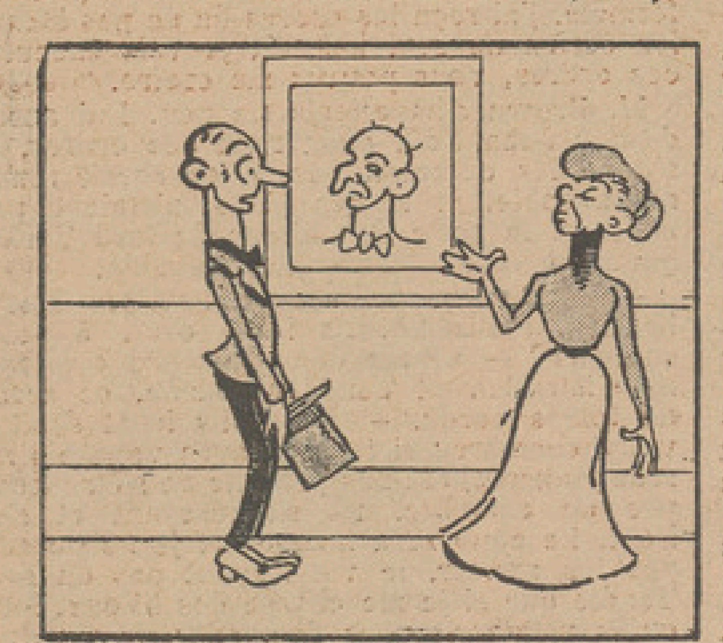
« Et puis, tenez, dit John Bell en tendant à l'inspecteur la montre et l'argent que lui avait confié le filou, heureux de s'approprier les bijoux à si bon compte, ceci appartient à M. Brown, vous pourrez le lui rendre s'il vient le réclamer, mais j'en doute.

Une heure après, John Bell, accompagné par l'inspecteur en chef, reprenait le train allant vers Neasdon.

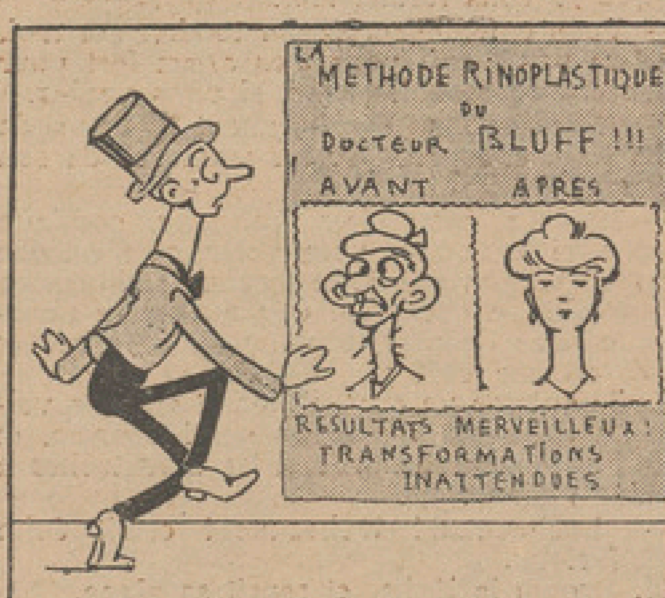
— C'est égal, dit John Bell à son compagnon, lorsqu'ils furent installés dans le compartiment. J'aurais bien voulu voir la tête qu'a dû faire Brown en ouvrant les écrins et en s'apercevant qu'ils étaient vides!

FORTUNIO.

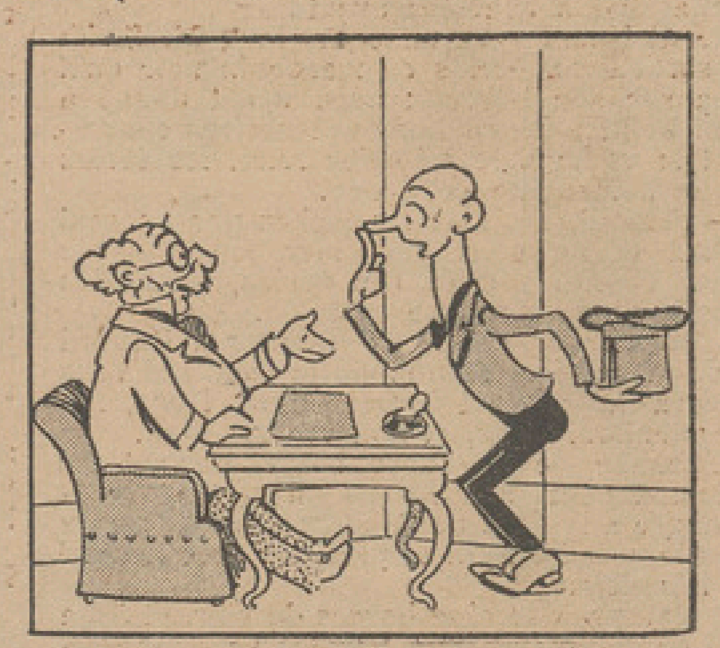
## LA MÉTAMORPHOSE DE M. TOURTE



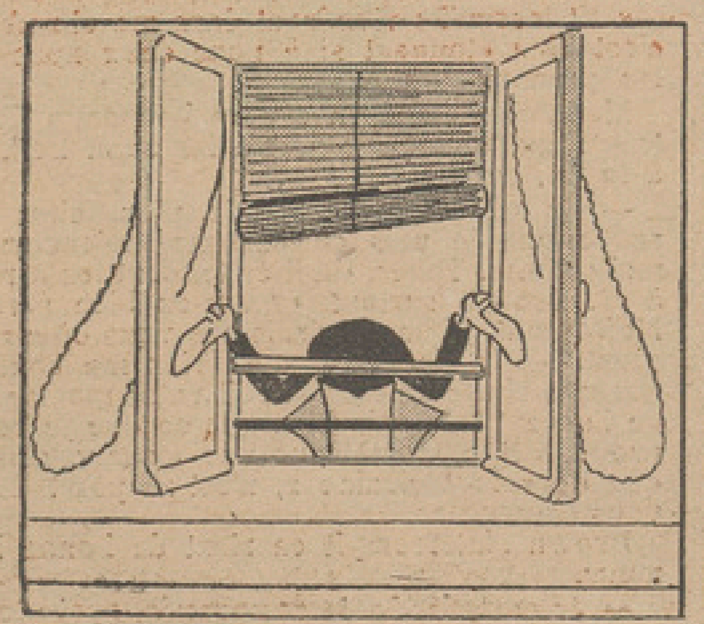
« Non, monsieur Tourte... lui dit-elle je n'épouserai jamais que l'homme qui ressemblera traits pour traits, à mon défunt mari! » Le portrait était là sous ses yeux... M. Tourte eut un geste désespéré, et, navré il partit...



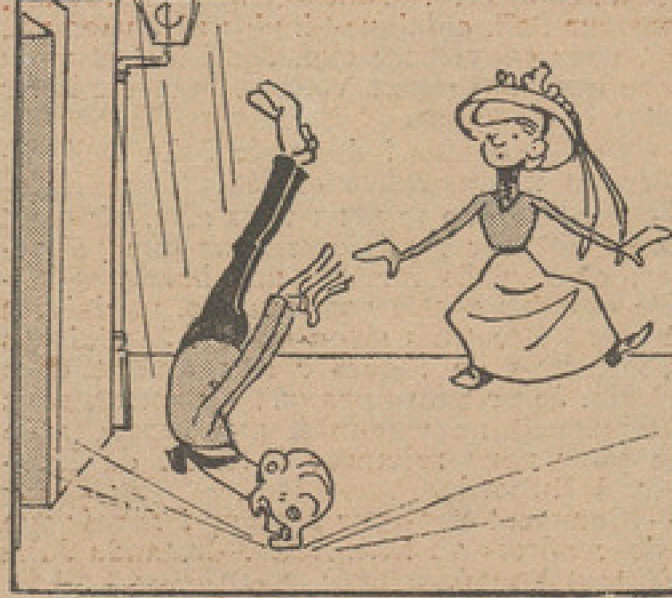

Dans la rue, tout à coup, une affiche multicolore attira l'œil morne de M. Tourte qui, haletant, la dévora de haut en bas.. ce fut pour lui un trait de lumière... il s'élança...



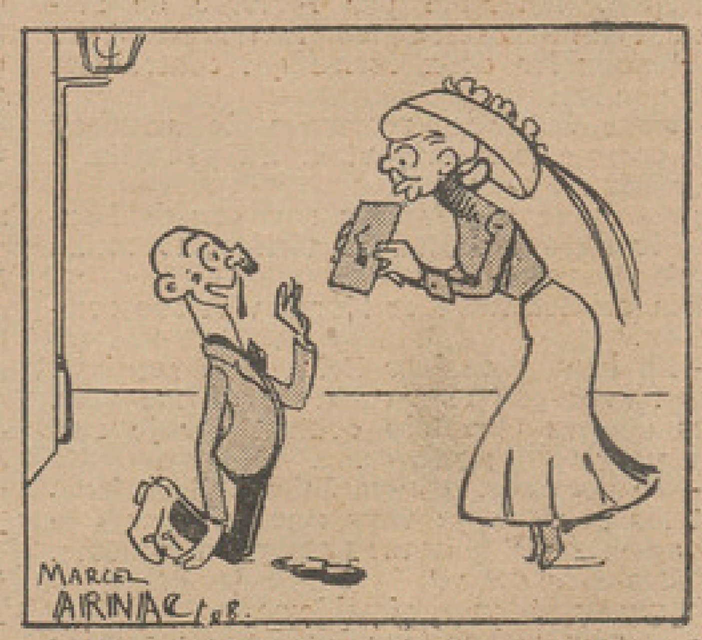
« Est-il vrai ? s'écria-t-il, en présence du fameux rinoplaste, est-il vrai que vous transformez les visages les plus repoussants en physionomies les plus sympathiques ? — Oui! lui dit cet homme de science : mais c'est 20.000 francs! »



« 20.000 francs! C'est beaucoup trop cher! Je ne possède pas un maravédis! » Et, ce disant, avec la vélocité du monsieur qui a horreur de marchander, M. Tourte se précipita dans le vide...

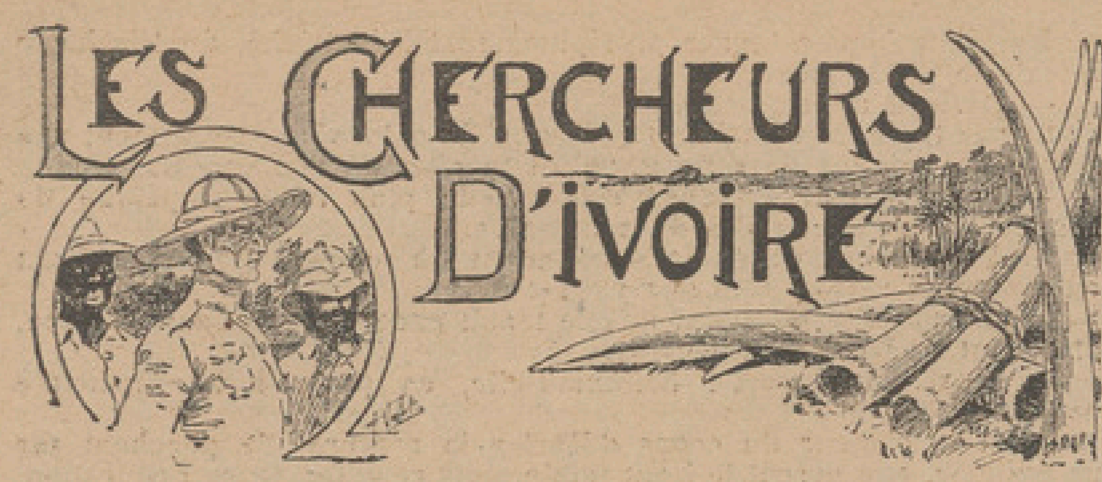


Chute inoubliable! la mort, cependant, ne voulut pas de M. Tourte, et ce fut son appendice nasal qui prit tout! Mais comme il se relevait sanglant, courbaturé, idiot...




... une glace de poche lui renvoya soudain son pauvre nez en loques! *Elle* était là, devant lui, lui tendant ses bras et s'exclamant : « O prodige! Oui, monsieur Tourte, je veux bien devenir Mme Tourte... à présent que vous lui ressemblez à s'y méprendre. »

Lire dans le prochain numéro : LA BANDE DES INCENDIAIRES




**GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT**

**Par DANIEL HERVEY**

III

*(Suite.)*

— Voici une ligne de vie d'une intensité, d'une brutalité inouïe !... L'homme qui la possède doit être doué d'une énergie, d'une force hors ligne, et, sans cesse, cette énergie, cette puissance — ou morale ou physique, — est mise à l'épreuve !... Tous les jours de sa vie, il marche au milieu d'intrigues innombrables, de graves dangers... il chemine dans une tragédie perpétuelle... Et, là, là !... aboutissant à cette terrible et cruelle existence !... Une masse, une foule d'autres vies étrangères, qui s'y brisent !... qui disparaissent à son contact ! — J'ai dit tout à l'heure ma pensée, monsieur... Si vous étiez militaire, je supputerais combien de braves sont morts sous votre épée ou à vos côtés... Si vous étiez un malfaiteur, je compterais combien de crimes vous avez commis. — Mais, devant vous, je ne comprends plus...

Elle se tut, dans le silence consterné de l'assistance, dont les regards éperdus allaient d'elle au Belge qui, toujours souriant, demeura pourtant un instant muet.

Enfin, il retira sa main et hocha la tête.

— Eh bien, mademoiselle, vous me voyez confondu... Votre science compte désormais un adepte de plus... et maintenant que je dois reconnaître l'exactitude stupéfiante de vos observations, je puis vous avouer qu'auparavant, je n'y croyais pas... Oui, vous m'avez convaincu, et je vous déclare avec sincérité que je vous admire profondément.

— Monsieur... fit la jeune fille un peu interdite.

Il reprit avec bonhomie :

— Il est vrai que je ne fus jamais militaire... ni que je sache avoir été enrôlé parmi les malandrins, de quelque espèce que ce soit... Mais, vous avez quand même raison.

Et, avec une certaine solennité, un rien mélancolique :

— Sans être un bandit ou un soldat, on peut avoir causé la mort de nombre de ses semblables... Mademoiselle, voici l'explication de vos observations... Depuis vingt-cinq ans, j'exerce une haute charge de magistrature dans mon pays... et, hélas ! j'ai dû faire trop souvent, en ma vie, le geste qui venge la société et punit un coupable...

Un soupir de soulagement courut dans l'assemblée.

— Ah ! c'est donc cela !...

Camille Sol eut un rire étrange.

— Ma foi, monsieur, je n'avais pas songé qu'en effet, le magistrat est un tueur d'hommes !...

Van Leneuven lui tendit de nouveau la main.

Si vous avez pu apercevoir les vies que j'ai supprimées, n'apercevrez-vous pas comment finira la mienne ?

Camille recommença à suivre le dessin de cette paume éloquente ; puis, elle se redressa.

— Voici la troisième fois seulement que, durant ma vie, j'observe ce fait, fit-elle avec une gravité un peu émue.

— Lequel ?

— Eh bien, à une période de votre vie qui n'est pas très éloignée, il vous faudra prendre un parti dans une occasion tragique dont il m'est impossible de déterminer les particularités... et, de votre décision, dépendra la durée de votre vie.

— Ah, diable ! s'écria Van Leneuven, d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux.

Une jeune femme s'exclama :

— Mais, tout ceci est terrifiant, en vérité !...

Camille reprit :

— Oui, si vous adoptez un parti, votre existence repart... précaire, entourée de dangers comme auparavant, mais toujours victorieuse... tandis que si vous suivez l'autre, c'est la mort brusque, terrible...

Van Leneuven ne souriait plus, attachant un regard scrutateur sur la jeune fille.

— Ne pouvez-vous éclaircir un peu vos prédictions, mademoiselle ?... Quels sont ces deux partis ?... En quelles circonstances cette périlleuse option se fera-t-elle ?

Elle fit un geste d'ignorance sincère.

— Voilà ce que votre main ne saurait en rien m'apprendre !... Tout ce que je peux voir, c'est ce que je viens de vous dire.

— Et, il dépend de ma volonté de choisir la voie néfaste ou le bon chemin ?

— Je n'en sais rien non plus... Actuellement, dans votre paume, deux solutions de votre existence sont nettement marquées, et aussi vigoureusement indiquées l'une que l'autre... Je ne puis donc préjuger laquelle vous suivrez.

Pendant que l'on parlait ainsi, le soleil avait disparu sur l'horizon : un souffle glacial courait sur la mer. L'une des dames frissonna et s'écria :

— Mais, on gèle ici !... Si nous rentrions au salon ?

L'on acquiesça avec empressement.

— C'est cela !... M[lle] Sonia nous chantera une mélodie slave...

Et, toute la société entourant la parente pauvre de la douairière russe, rentra, heureuse d'échapper à l'air froid, et aussi à l'impression lugubre qu'avaient apportée les prédictions de Camille Sol.

Resté seul avec celle-ci, Harley se mit à rire.

— Vous les avez tous effarés avec vos contes bleus, Sol !

Et il se retira, tandis que Camille demeurait sur le pont.

Tandis qu'elle se promenait distraitement, elle parvint, sans y prendre garde, dans la partie réservée aux deuxièmes classes, et tressaillit lorsque se dressa tout à coup devant elle une grande silhouette masculine.

— N'ayez pas peur, mam'selle, c'est moi Soliman, s'empressa de dire le nègre en la voyant reculer.

Camille reconnut alors le serviteur d'Harley.

— Je pensais à autre chose, expliqua-t-elle en souriant.

Mais le noir se pencha vers elle, préoccupé.

— Je suis bien content de vous parler... Il faut avertir le maître... L'homme... vous savez, l'homme du train, l'espion ? il se cache, il est déguisé, mais je l'ai bien reconnu.

— Vous avez raison, il faut tout de suite avertir M. de Vallençais. J'y vais.

Soliman sourit avec satisfaction.

— Allez, faites presse, mam'zelle...

Lorsque Camille fit part à Harley de la découverte du nègre, il répondit avec tranquillité :

— Je savais que cet homme était à bord... Je l'avais aperçu au moment où nous embarquions.

— Cette persistance est extraordinaire !

— Non, c'est tout simple, au contraire. Du moment que quelqu'un a éprouvé le besoin de me faire surveiller, il serait surprenant que cette surveillance cessât au moment le plus intéressant.

Camille eut sur les lèvres une question qu'elle étouffa, de peur de déplaire à son ombrageux chef. Il la regardait précisément à cette minute, et devina sa pensée.

— Vous voudriez savoir si je me doute de quelle part vient cette curiosité à mon égard ? — Non, car elle pourrait provenir de différentes gens, pour des causes très dissemblables, et je n'ai aucune raison pour donner la préférence plutôt à celle-ci qu'à celle-là.

— Mais, au moins, pensez-vous que ce soit dans une bonne ou une mauvaise intention à votre égard ?

— Oh ! mauvaise, cela ne fait aucun doute ! L'on n'a pas d'amis assez vigilants pour vous faire suivre d'un ange gardien invisible !...

— Alors, s'écria Camille, il faut vous garder soigneusement de ce misérable !

Harley fit un geste d'insouciance.

— Mais, sans doute, chère amie !...

Et il parla d'autre chose, sans que la jeune femme osât avouer la préoccupation qu'elle ne pouvait chasser.

Celle-ci finit par tellement l'obséder, qu'elle quitta Vallençais pour se mettre à la recherche de Pitache, afin de lui confier ses craintes.

Avant de rejoindre le docteur au salon, elle passa dans le couloir sur lequel donnait la cabine qu'Harley occupait avec Pitache, poussée vers ce lieu par on ne sait quelle force obscure.

Elle était chaussée de souliers légers qui ne faisaient aucun bruit, aussi, put-elle arriver non loin de la cabine sans éveiller l'attention d'un homme qui, penché, examinait la serrure de la porte avec attention.

Du reste, presque instantanément, il se redressait, et, apercevant la jeune femme, s'enfuyait précipitamment par l'autre extrémité du corridor.

Presque sûrement, Camille avait cru reconnaître dans cet homme l'espion du train de Bordeaux.

Sérieusement tourmentée, elle prit un parti.

— Ecoutez-moi, docteur, dit-elle à Pitache, qu'elle rejoignit dans la salle. Il se passe des choses inquiétantes qu'il faut que vous m'aidiez à parer... Car, M. de Vallençais est d'un naturel trop téméraire et trop insouciant pour pouvoir seul se défendre de la traîtrise qui paraît l'envelopper.

Lorsqu'elle eut conté la confidence du nègre concernant la présence de l'espion, corroborée par l'observation d'Harley et sa propre découverte dans le couloir, Pitache hocha la tête soucieusement.

— Diable ! fit-il, tout cela sent fort mauvais !

— Je suis persuadée, déclara Camille, que l'on en veut à la vie de M. de Vallen ais, et nous devons redoubler de vigilance.

— Sans doute, sans doute !... Mais comment nous y prendre ?...

— J'ai justement une prière à vous adresser à ce sujet... Je sais combien vous êtes dévoué à notre chef.

— Il peut compter, en tout et pour tout, sur moi, répondit simplement Pitache.

— J'en suis persuadée, docteur, seulement, vous ne vous blesserez pas si je vous rappelle que vous n'avez point encore l'habitude de la vie d'aventures qui nous est familière à Harley et à moi, et qui fait que, à toute heure de jour et de nuit, nous pouvons être prêts à défendre notre vie ou notre bien contre des ennemis surgissant inopinément.

— Vous avez parfaitement raison, reconnut Pitache, je suis un enfant de la ville, moi, et non pas des bois !...

— C'est pourquoi, cette nuit où j'ai un obscur mais tenace pressentiment qu'un attentat quelconque va être dirigé contre M. de Vallençais — lequel, par je ne sais quelle absurde obstination, se refuse à prendre au sérieux la poursuite dont il est l'objet — je voudrais, à son insu, partager cette nuit la cabine avec vous deux.

— Vous, chère demoiselle ? s'écria le docteur stupéfait. Mais c'est impossible !...

— C'est fort aisé, au contraire, si, une fois que M. de Vallençais sera endormi, vous venez m'ouvrir... Je me blottirai derrière les coussins du canapé, et de là, je ferai le guet... Si rien ne survient, au matin, vous me ferez sortir... Mais j'ai la ferme persuasion que quelque chose se passera cette nuit même... J'ai dans la tête jusqu'à ce chiffre de deux heures qui s'impose insistant... Ce sera pour ce moment-là de la nuit !...

Elle parlait avec une telle chaleur, une telle conviction, que Pitache finit par consentir à ce qu'elle désirait, tout en protestant, un peu mortifié, qu'une fois averti, il était bien de taille à faire le chien de garde tout seul.

Il était minuit passé lorsque le docteur introduisit dans la cabine Camille Sol, toute souple et toute menue dans son costume de garçon.

Le cœur de Pitache battait à l'idée de la verte semonce qu'il recevrait de son chef si celui-ci se réveillait ; et, dans la paix qui régnait actuellement sur le bateau, les appréhensions de leur amie lui semblaient exagérées.

Sans mot dire, faisant signe à Pitache de dormir paisiblement, Camille se glissa comme une couleuvre sous les coussins du canapé, qui la masquaient complètement, ainsi qu'elle l'avait supposé.

Harley dormait profondément, sans un souffle, sans un mouvement ; Pitache, après avoir lutté héroïquement contre le sommeil, venait de sombrer dans l'inconscience.

Camille Sol, l'esprit enfiévré, le cœur battant au moindre bruit, n'éprouvait pas le moindre engourdissement.

Une heure se passa ;... deux heures sonnèrent à un cartel posé sur une tablette...

Et Camille sentit l'envahir une sorte de désappointement de l'erreur de son esprit qui l'avait persuadée, à tort, qu'à cette heure précise, un événement s'accomplirait...

Des minutes s'écoulèrent.

Soudain, un bruit imperceptible la ramena à l'heure présente ; elle retint sa respiration, écouta de toutes ses oreilles, de tous ses sens surexcités...

Evidemment, on introduisait, avec des précautions infinies, une clef dans la serrure !...

Encore des minutes...

Et enfin, Camille, toujours invisible et muette, aperçut le battant de la porte s'ouvrir lentement... et livrer passage à un homme qui se glissa dans la chambre avec une agilité silencieuse inouïe...

Elle ne pouvait distinguer ses traits, dans la pénombre, car le collet de son veston sombre était relevé, et il portait, enfoncée sur sa tête, une calotte de voyage en drap dont les pattes étaient rabattues sur ses joues.

Camille vit ses deux mains... l'une était vide ; l'autre tenait un petit flacon...

Elle eut une brusque intuition.

— Ah ! du chloroforme !

Et, comprenant que le danger que courait Harley n'était pas immédiat, elle demeura immobile, combinant sa défense.

L'homme, avec une surprenante souplesse, avait approché des couchettes, s'était penché un instant sur Pitache, puis sur Harley... et maintenant, avec lenteur, il débouchait le flacon de chloroforme, sortait de sa poche le masque qu'il allait poser sur le visage du dormeur...

— Comment Harley ne s'éveille-t-il pas ? songeait Camille avec surprise.

Il fallait agir sans tarder...

— Appeler ?... réveiller Pitache ?... — Non pas !...

Lentement, avec les mêmes précautions qu'avait eues tout à l'heure l'inconnu, elle tira de sa poitrine un solide poignard court et bien emmanché qui ne la quittait jamais... et elle sortit sans bruit de dessous les coussins du divan...

Et pendant que l'assassin — à cent lieues de se douter qu'il était épié — se courbait sur sa victime immobile, la jeune femme bondit comme une panthère, le poignard levé, et abattit violemment son bras !...

Cependant, si rapide qu'elle avait pu être, l'homme s'était néanmoins aperçu de sa venue, et s'était vivement jeté de côté...

Au lieu de s'enfoncer entre ses épaules, le poignard lui traversa le bras !... Sans un cri, il se rua vers la porte, l'ouvrit avant que Camille eût pu le rejoindre, et disparut dans le couloir.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair ou du cauchemar...

La jeune femme tourna précipitamment l'électricité, dont la lueur inonda la petite pièce.

— Harley ! appela-t-elle.

Sur le tapis, le masque et le flacon de chloroforme gisaient ; une traînée de gouttes de sang traçaient la piste de l'homme blessé.

— Vallençais !... Pitache ! répéta-t-elle plus haut, stupéfaite du silence et de l'inertie des deux hommes.

La lampe placée près de la couchette où reposait Harley éclairait en plein son visage pâle aux yeux clos...

Camille jeta le poignard qu'elle tenait encore serré dans sa main, et courut au jeune homme.

— Est-il donc mort ? balbutia-t-elle, en proie à une indicible angoisse.

Mais la chaleur du corps d'Harley la rassura. Se penchant sur sa poitrine, elle perçut le bruit faible mais régulier de sa respiration.

Elle le secoua par le bras inutilement, l'inexplicable léthargie durait toujours.

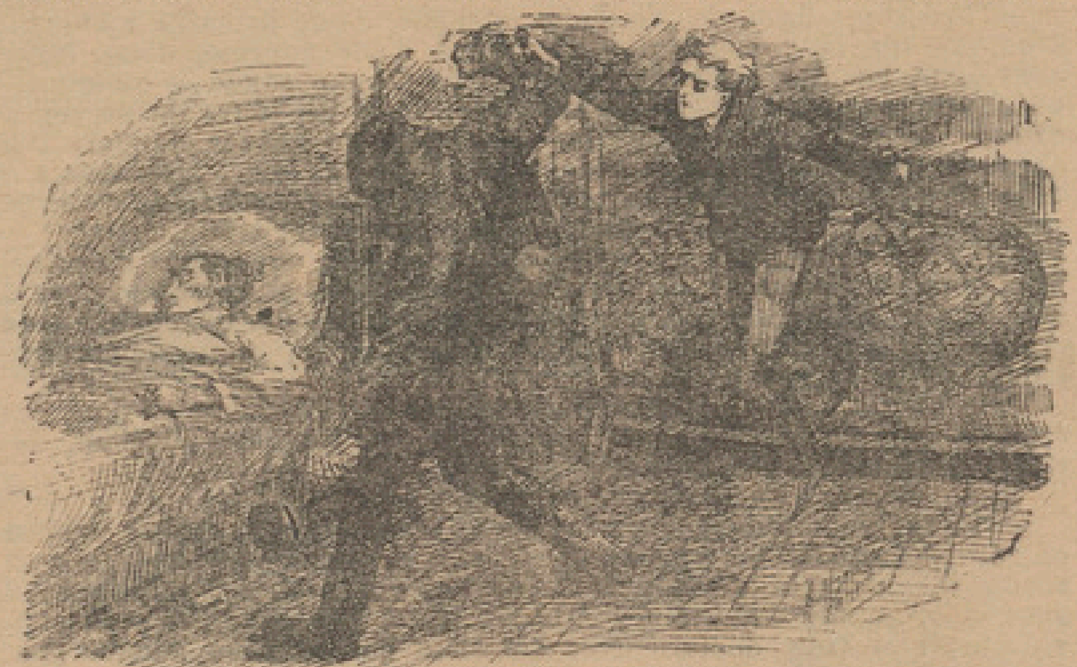
Il en était de même pour Pitache !...

Alors, elle se décida à réclamer du secours, et courut réveiller le médecin du bord, qui occupait une cabine proche.

Elle ne voulait pas donner l'alarme dans tout le navire, et conta brièvement les faits au docteur stupéfait.

Celui-ci eut un cri en examinant les corps inertes de Vallençais et de Pitache.

— Ah ! le misérable qui a fait le coup est bien fort !... Il a pratiqué une piqûre avec un anesthésiant foudroyant, afin de pouvoir administrer le chloroforme sans crainte de réveiller ses victimes !...



*Le poignard lui traversa le bras*

— Y a-t-il du danger ? questionna Camille anxieusement.

— Non, évidemment non... Dans peu de minutes, grâce aux réactifs que je vais appliquer, ils sortiront de leur somnolence, et dans un quart d'heure, il n'y paraîtra plus.

En effet, dix minutes plus tard, grâce aux soins énergiques du docteur, secondé par Camille, les deux hommes reprenaient leurs sens et pouvaient écouter le récit de l'amie qui venait de leur sauver la vie.

Le sourcil froncé, Vallençais prononça :

— Voilà vraiment une sotte aventure !

Puis, regardant affectueusement la jeune femme, il ajouta :

— Eh bien, Sol, après tout, vous aviez raison, et je suis honteux de m'être laissé prendre ainsi qu'un imbécile !...

Camille sourit.

— Oh ! vous aurez sans doute encore l'occasion de montrer a votre tour votre vigilance pendant notre voyage, et de vous réhabiliter à vos propres yeux !...

Quant à Pitache, il était confondu et plein de rage. Si on l'eût écouté, l'on eût sur l'heure bouleversé tout le navire pour retrouver le coupable.

— Patience, mon cher confrère, répondait le docteur Leroy. L'assassin, blessé comme il est, ne peut nous échapper, et il est préférable, je le pense comme M. Vallençais, de faire le moins de scandale possible... Le commandant serait navré si cette déplorable affaire s'ébruitait.

Cependant, le lendemain et les jours suivants, au grand étonnement des acteurs du drame, du commandant et des officiers de l'*Egypte* mis dans la confidence, l'enquête, menée avec autant de soin que de discrétion, n'avait abouti à rien de concluant.

L'assassin demeurait introuvable.

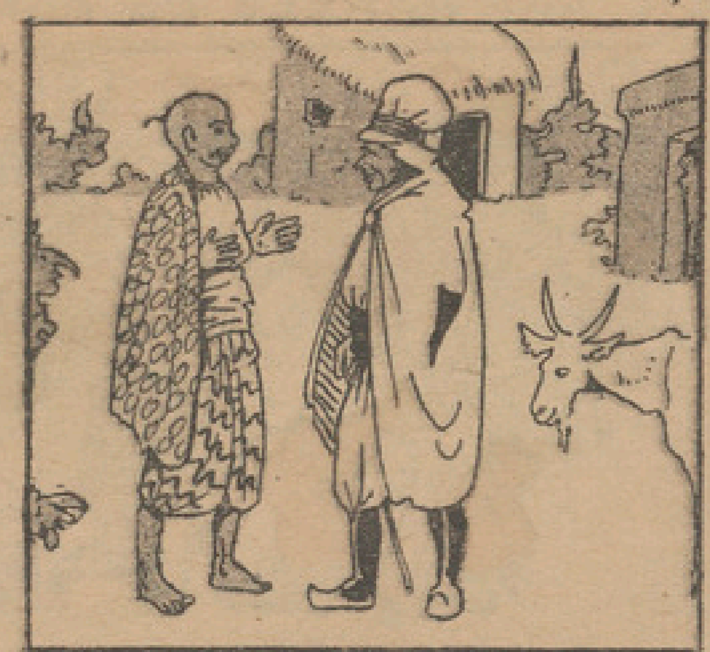
La piste sanglante s'arrêtait au seuil de la cabine d'Harley. Personne n'avait entendu le moindre bruit ; et, l'examen de l'homme des deuxièmes classes immédiatement désigné par Soliman, l'avait montré indemne de toute blessure. D'ailleurs, précisément ce soir-là, ses compagnons de cabine avaient veillé jusqu'à trois heures du matin, plongés dans une manille mouvementée, et ils pouvaient certifier qu'il s'était couché de bonne heure et n'avait pas quitté son lit de toute la nuit.

Le mystère était indéchiffrable.

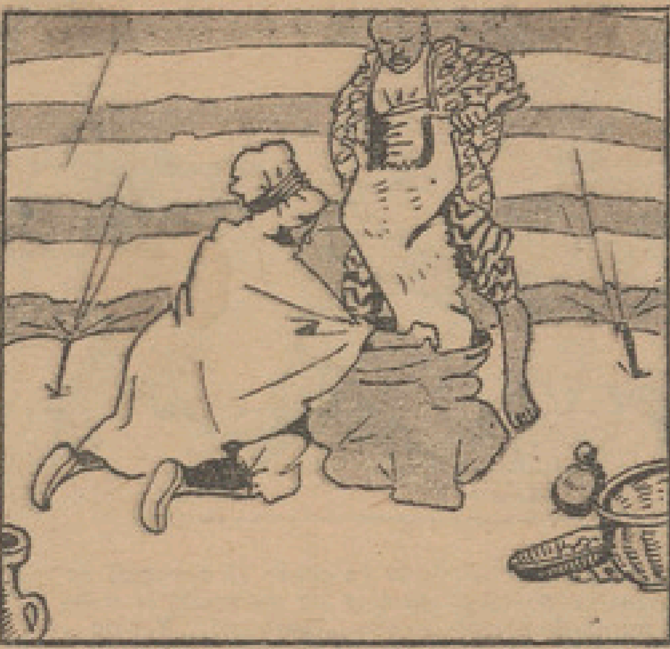
DANIEL HERVEY.

*(A suivre.)*

# UNE EMPLETTE EXCELLENTE



Kaddhour-el-Baba, marchand de son état, est allé acheter une chèvre au marché. Comme il ne fait point de grands trafics et que ses moyens sont restreints...



... il décide d'emporter lui-même la bête, laquelle, avec l'esprit fantasque de sa race, refuse d'avancer. Kaddour n'en a cure. Il la mettra dans un sac...



... et la capricieuse n'y pourra rien. Ce qui est fait aussitôt. Le marchand se charge donc du sac et reprend la route de son logis.



Cependant, le soleil est déjà haut sur le ciel. Kaddhour ruisselle sous le poids de la chèvre et il se laisse tomber sur le sable, où il s'endort.



Mais voici que deux mendiants nègres, gens sans scrupules, arrivent pendant son sommeil. C'est une vieille femme, suivie de son garnement de fils.



Leur première pensée est de voler le sac. Ce projet ne se fait pas sans discussion. Ce que voyant, le nègre s'empare de la chèvre et met la vieille à sa place.



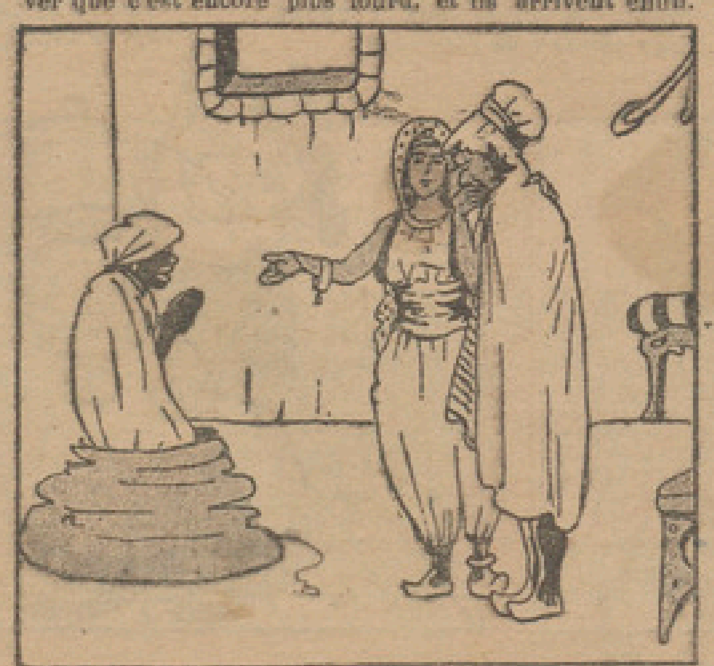
N'osant crier, de peur d'être tuée, la négresse se laisse charger sur le dos du marchand, qui commence à trouver que c'est encore plus lourd, et ils arrivent enfin.



La femme du marchand ouvre aussitôt le sac et demeure stupéfaite de ce singulier achat. Kaddour n'est pas moins étonné qu'elle.



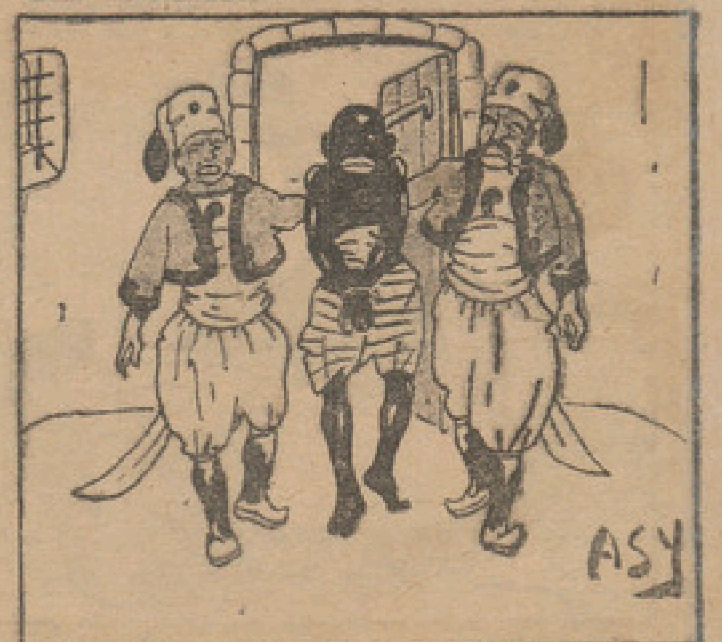
Irrité, il songe à étrangler la vieille, mais sa femme l'en dissuade. Ils la garderont pour les aider dans leurs affaires.



Cette vieille était si fine et si rusée qu'elle leur fut d'une grande utilité par ses conseils et sa vigilance, et ils ne tardèrent pas à s'enrichir...



De telle manière que Kaddhour se félicitait du mauvais tour que lui avait joué le nègre et qu'il n'eût pas rendu la vieille pour mille chèvres.




Tandis que le voleur, ayant été arrêté, fut condamné par le cadi à une forte bastonnade suivie de prison. C'était écrit !




*Résumé du chapitre précédent.* — *Tiroflant, puni de prison, fait la « pelote ». Ursule, — la cuisinière du capitaine, — sa fiancée, voyant son pauvre Théodore exténué, lui prend son fusil, son sac et son képi et fait, le « bal » à sa place...*

*(Le capitaine traverse la cour. Il aperçoit sa cuisinière courant au pas de gymnastique avec les punis de prison.)* — « Co... comment... Ursule... oh!... oh!... ah!... Je ne suis pourtant pas fou!... Halte... c'est bien elle... ça, c'est trop fort. »

« ... C'que vous faites ici, vous?... dans cette tenue?... au lieu d'être en train de préparer le déjeuner... Non, mais avez-vous tenu le pari, vous et votre sale acolyte, de fiancé, de me faire tourner en bourrique?... Tiroflant, où est-il?... »

« M'voilà, mon capitaine. — Brute, imbécile, vous ne pouvez donc pas rester à cinq pas lorsque vous parlez à un supérieur?... Sergent... sergent... »

« Capitaine. — Alors, quoi, vous ne pouvez pas surveiller vos hommes? Vous aurez 4 jours... Une femme prend la place de l'un d'eux et vous n'y voyez que du bleu.. Vous aurez 8 jours et, quant à Tiroflant et à ma cuisinière, vous allez me faire le plaisir de les boucler imm...diatement. Rompez! »

« Allez, là, entrez... vous allez me le payer. Alors vous croyez peut-être que je vais ramasser de la boîte à cause de vous?.. nous allons voir à voir. Entrez, le mazaro vous attend et ne vous lâchera pas de sitôt. »

« Ursule! — Théodore... Théodore! — Ursule! — Sommes-nous malheureux?... — Ah! oui, Ursule, les gens sont bien méchants... J'suis malade. Ursule, toutes ces émotions ont brisé mon pauvre petit cœur... »

« Mon pauvre Théodore.. bien, tenez, pour que vous puissiez vous reposer un peu, y a qu'une chose à faire : vous allez prendre ma place comme cuisinière chez le capitaine et moi la vôtre ici.. Passez-moi vos frusques... »

« Ah! Ursule, que vous êtes bonne! j'accepte avec plaisir, car c'est dur de coucher sur ces planches. Voilà les frusques, Ursule.. ..ah! attendez que je prenne la perruque qui m'a si bien servi l'autre soir et que j'ai gardée en souvenir de ce jour mémorable... »

*Le capitaine, qui a déjeuné d'une façon exécrable, — sa femme ne s'y entend pas du tout en cuisine, — arrive au quartier avec un air qui sent la boîte. Il vient pour délivrer sa cuisinière car il ne veut pas s'empoisonner avec les mets... innommables que prépare son épouse.*

« Ah! vous voilà tous les deux? Vous, Ursule, vous allez subito, presto retourner à la maison et me faire oublier par un succulent dîner : primo, votre conduite scandaleuse; secundo, le détestable déjeuner que je viens de prendre. Allez, filez! Quant à vous, Tiroflant, auteur de tout le mal, je vous colle 8 jours de plus de la part du colonel. »

*Tiroflant, sous les habits d'Ursule, file rapidement vers la demeure du capitaine.*

— *Mme la Capitaine.* — Ah! vous voilà, Ursule.., eh bien, vous en faites, du joli, ma fille.. c'est assez gentil. Ce n'est pas tout ça : j'ai du monde à dîner ce soir, il va falloir vous dépêcher à me faire un dîner de 12 têtes, quelque chose de bien, c'est compris?... *Tiroflant, d'une voix flûtée.* — Oui, madame. »

*Tiroflant.* — Ben, me v'là joli moi qui croyais que j'allais pouvoir pioncer tout à mon aise ici.. ben, j'suis propre, v'là qu'il va falloir que j'fasse un grand dîner... zut, zut et zut!... et encore zut!... »

« Tant pis, pas? le vin est tiré, il faut l'boire. Alors, quoi, j'vas faire à bouffer, j'm'en tirerai aussi bien qu'un autre, pas vrai? d'autant plus, mon'ieux, qu'chez moi, dans l'civil, c'est moi qui faisais la pâtée aux cochons.. alors!... j'm'y connais un peu!... »

« Tiens, v'là t-encore un truc-z-embêtant : La patronne, elle m'a dit d'faire un dîner de douze têtes... mais douze têtes de quoi? c'est-y des têtes de bœuf ou bien d'veau, ou encore de cochon. J'vous l'demand... Tant pis, après tout, j'vas acheter des têtes de veau... »

« Bonjour, eh! boucher d'mon cœur! Y m'faut douze têtes de veau... Quoi tu dis?... t'en as qu'deux... et la tienne alors, pour qu'tu la prends?... faut la compter aussi!... Allez, dépêche-toi à m'donner ça, j'suis pressé...

*(Tiroflant visite tous les bouchers de la ville et arrive à trouver douze têtes de veau. Plié sous le poids, il revient à ses fourneaux.)* « Ouf!... ça y est. Ben, mon cochon, y auront quoque chose à bouffer les invités du capiste.. Y a pas à dire, ça va être un dîner... tout à fait rupin, un chouet dîner... surtout que j'vais confectionner encore un tas d'bonnes choses qui s'mangent et qui s'boivent.

« Là, va falloir faire cuire tout ça... Tiens v'là une marmite qui va rudement bien faire mon affaire... Ah! c'est une lessiveuse!.. J m'en fiche, c'est pas sale, après tout... »

... « À la soupe maintenant... c'est embêtant, y a pas d'casserole assez grande ici... J'suis t'y bête, y en a une dans l'salon j'l'ai vu tout à l'heure et j'm'en rappelais plus. J'vas la chercher... »

« Là! là, v'là! Est-elle, assez mignonne, hein? cette gamelle-là? Si avec j'fais pas une soupe-z-épatante, quoi... alors c'est que j'suis qu'une moule. »

« Allons, bon, il n'y a plus place sur le fourneau... tant pis, j'en vas faire du feu, par terre, comme quand on est en manœuvres... »

« Là, tout ça ça cuit.. ouf! c'qu'y fait chaud ici! J'ai bien mérité d'boire un bon coup, pas vrai.., Non, mais tu parles, mon'ieux, d'un chouet dîner qu'y vont avoir!... Si ça n'attire pas sur moi les regards bienveillants du capisto, du colon et même du « ministre » de la Guerre, sans compter celui de l'Instruction publique (qui pourra bien me donner les palmes), alors, qu'est ce qu'il leur faut?... Et voyez si on est rupin chez le capiston ça vous a des soupières avec des robinets!

(*A suivre.*)

# LATIGNASSE N'A PAS DE CHANCE

Il est deux heures du matin. A la lueur d'un réverbère, Latignasse, qui vient de cambrioler un appartement, contemple furtivement après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, le fruit de son expédition.

— Pour d'la belle ouvrage, ça c'est d'la belle ouvrage, se dit-il joyeux ; trois « toquantes » en or, un sautoir, cinq bagues, deux bracelets, et de la galette par-dessus



le marché ! Y a pas à dire, c'est ce qu'on peut appeler du beau « turbin » !

Remettant le produit de son vol dans les poches du vieux paletot dont il est vêtu, Latignasse, satisfait, regagne son garni situé dans un hôtel borgne du côté des boulevards extérieurs.

Soudain, à une vingtaine de mètres devant lui, dans une rue déserte, Latignasse aperçoit une ombre qui s'avance de son côté.

— Oh ! oh ! v'là du monde, se dit-il, cachons-nous, car s'il me



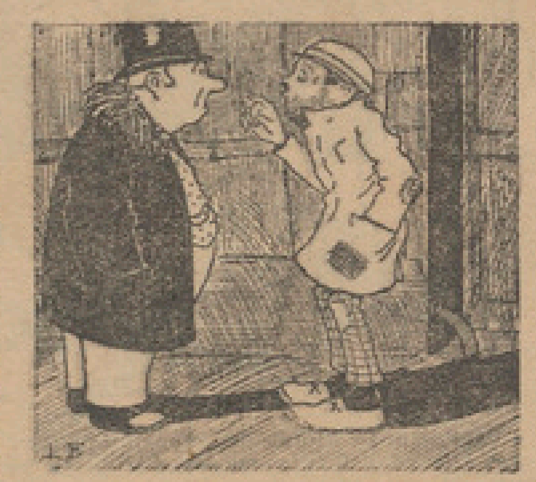
voyait, ma mise distinguée pourrait le gêner.

Immédiatement, Latignasse se dissimule dans l'encoignure d'une porte et attend.

Les pas se rapprochent, c'est M. Moutardot qui, s'étant attardé à la manille, regagne tranquillement son domicile, les mains dans les poches et la conscience tranquille.

Caché dans l'ombre, Latignasse jette un coup d'œil sur le trottoir, et aperçoit le passant qui n'est plus qu'à quelques mètres de l'endroit où il s'est dissimulé.

— Chouette, se dit-il, un bourgeois ! et personne aux alentours ; vrai, j'peux dire que j'ai d'la chance aujourd'hui, y a pas à dire, l'argent amène l'argent, pus qu'on en a pus qu'on en trouve !... J'vas y d'mander l'heure à c'brave homme.



Au moment où M. Moutardot passe devant lui, Latignasse sort de sa cachette, et se plante devant le passant, désagréablement surpris d'une pareille rencontre à cette heure avancée de la nuit.

— Pardon, excuse, mon prince, vous pourirez-t-y pas m'dire l'heure qu'il est ?

M. Moutardot, qui a de suite deviné à qui il a affaire, tremble de tous ses membres, et sans songer à la chaîne en or qui s'étale sur son ventre, balbutie :

— Mais je... je n'ai pas... pas de montre.



— Pas d'montre ! répliqua Latignasse, t'as pas d'montre, eh ben, alors, t'as pas besoin d'chaîne.

Et, sans écouter les protestations du malheureux bourgeois qui, de crainte de recevoir un mauvais coup, n'ose appeler au secours, il lui enlève sa montre et sa chaîne qu'il fourre dans une des poches de son paletot.

— Allons, maintenant, mon p'tit père, nous allons faire l'inventaire de votre portefeuille, et, foi de Latignasse, il faut savoir que j'm'y



connais, j'étais employé en qualité de comptable, à la Nouvelle !

Latignasse fait passer dans ses poches tout ce que M. Moutardot a dans les siennes. Ce dernier, vert de peur, n'a même pas la force d'articuler une parole.

— Plaignez-vous donc ! lui dit, goguenard, Latignasse. A c't'heure-là, vous risquez d'vous faire attaquer et dévaliser par le premier venu ; moi, j'prends soin d'vot' « toquante » et d'vot' « pognon », et vous n'avez pas l'air content ! Voyons, vraiment, faut qu'vous ayez un sale caractère tout de même !

Ne trouvant plus rien dans les poches de sa victime, Latignasse s'apprête à filer, quand soudain il remarque le pardessus que porte M. Moutardot.

— Dites donc, bourgeois, vot' paletot f'rait bien mon affaire, j'suis

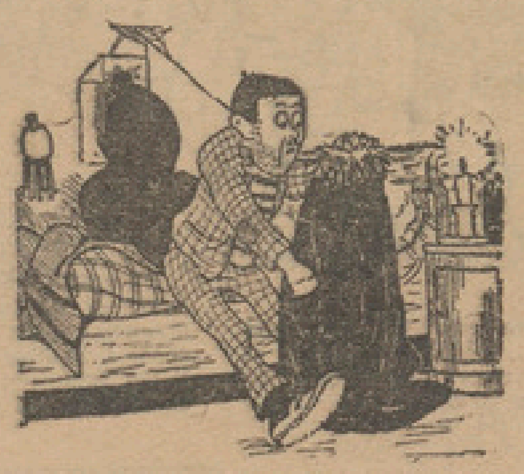


justement en froid avec mon tailleur en c'moment, passez-le-moi donc.

ces du gredin, M. Moutardot veut
Poussé à bout par les exigen-
protester, mais Latignasse lui lance un regard significatif, et il est obligé de s'exécuter.

— Allons, allons, vous désolez pas, mon p'tit père, n'en v'là-t'y pas une affaire, vous n'êtes pas à un pardessus près ; et puis, t'nez, j'suis bon zigue, moi, et comme j'veux pas qu'vous attrapiez froid, j'vas vous faire cadeau du mien.

Joignant le geste à la parole,



Latignasse enlève son paletot, enfile celui de M. Moutardot, et se sauve en lui laissant le sien entre les mains.

Tout ahuri, M. Moutardot reste planté sur le trottoir, ne sachant que penser de sa mésaventure, et furieux, il songe alors à regagner au plus vite son domicile.

Comme il fait froid, il endosse machinalement le pardessus rapiécé, et disparaît.

De son côté, Latignasse était rentré dans son garni.

— A la bonne heure, dit-il en s'apprêtant à vider ses poches, v'là les affaires qui reprennent, allons, ça va bien, ça va b... !

Il s'arrêta net. Les bijoux et l'argent n'étaient plus dans ses poches !

Latignasse en était baba, où donc était passé le fruit de son « travail » ?

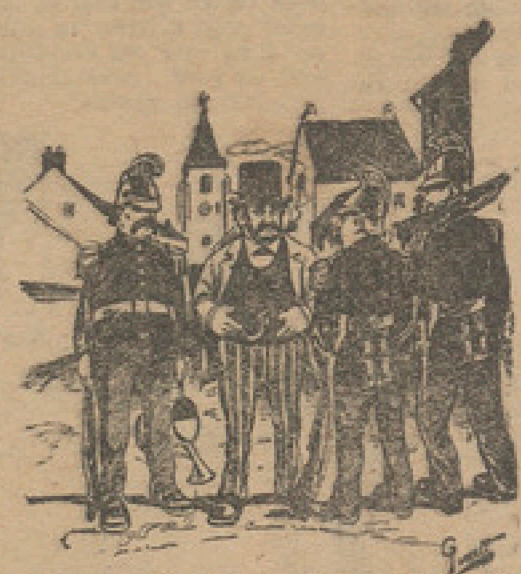


Alors seulement, il se rappela avoir changé de pardessus avec le passant qu'il avait dépouillé, et s'aperçoit que dans sa précipitation il avait non seulement rendu à M. Moutardot sa montre et son argent, mais également les bijoux et les billets de banque qu'il avait dérobés avant de rencontrer le bourgeois attardé.

Fou de rage, blême de colère, Latignasse s'arracha les cheveux de désespoir.

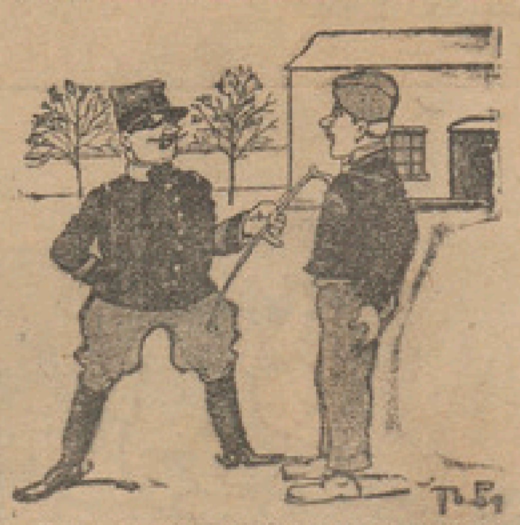
— Ah ! la canaille, le sale gredin, dire qu'il m'a dévalisé ! hurla-t-il. Y a-t-il des gens malhonnêtes, tout d'même, crapule, va !

TITI.



**Braves pompiers, réjouissez-vous : il ne vous manquait plus qu'une pompe, vous allez l'avoir bientôt grâce à un généreux anonyme...**

**— Eh ben ! Pourquoi qu'on z-y élèverait point une statue, à c't anonyme ? Que son nom il soit connu dedans la postérité...**



Enfin vous m'avez demandé une permission y a quinze jours pour le mariage de votre sœur et vous en voulez encore une pour le baptême de votre sœur, vous abusez.

— Ah mais, c'est que c'est pas la même, mon capitaine.

## Causerie du DOCTEUR

### Doit-on lire les ouvrages de médecine ?

La santé parfaite est comme le beau idéal; on en approche plus ou moins, mais les êtres privilégiés qui en jouissent dans toute son étendue sont, sans doute, bien peu nombreux.

Ainsi donc, dans l'état de santé, il est presque impossible de ne pas rencontrer, de temps en temps, des douleurs plus ou moins vives. Ces affections passagères, compatibles avec l'état physiologique, n'entraînent à leur suite aucun inconvénient, se dissipent, par cela même qu'on n'y apporte pas son attention.

Mais l'imagination exagère tout, les sensations paraissent plus vives quand elle les dirige.

Il y a beaucoup de personnes qui se créent un besoin d'être plaintes par ceux qui les entourent. Semblables au vieil Argon de Molière, elles ne répondent que par des injures à celui qui ose les assurer que leur mal est imaginaire!

Loin de chercher l'origine d'une douleur, loin de s'assurer qu'elle provient d'un virus, d'une liaison sympathique avec quelque autre organe souffrant, bien des gens se hâtent d'administrer un traitement fantaisiste qui leur aura été conseillé dans leur entourage, et qui ne remédie à rien.

Souvent un organe est le siège de la douleur, et, cependant, c'est une autre partie qui est réellement affectée. Ainsi, une inflammation du foie est accompagnée d'une douleur à l'épaule droite. Que fera-t-on? On appliquera des topiques sur l'épaule, ne voyant rien au delà des symptômes perçus. On n'apprécie pas plus les causes qui agissent au dedans que l'influence des agents extérieurs.

Cependant, il est possible de se traiter soi-même, dans certains cas et d'apporter un soulagement aux mille petits maux qui assiègent notre malheureuse humanité.

La vulgarisation de l'anatomie et de la médecine ne nous paraît donc que rationnelle: il est au moins nécessaire que l'homme connaisse le mécanisme des fonctions et l'harmonie de sa structure. C'est pourquoi la lecture des nombreux ouvrages de médecine peut avoir une action bienfaisante, non parce que ces livres assurent la guérison sans l'aide du médecin, auquel il vaut toujours mieux avoir recours dans les cas graves, mais parce qu'ils permettent de mieux surveiller l'organisme et de prévenir les maladies en attirant l'attention sur des malaises qu'on néglige en général par ignorance et qui sont au contraire pour un esprit éclairé l'indice de désordres sérieux.

Il est donc préférable de s'instruire; c'est facile aujourd'hui, grâce à la quantité d'ouvrages qui se recommandent par leur utilité. Et quelles lectures seront plus profitables que celles qui donnent le moyen de conserver la santé!

Dr KESLER.

### LA BAISSE

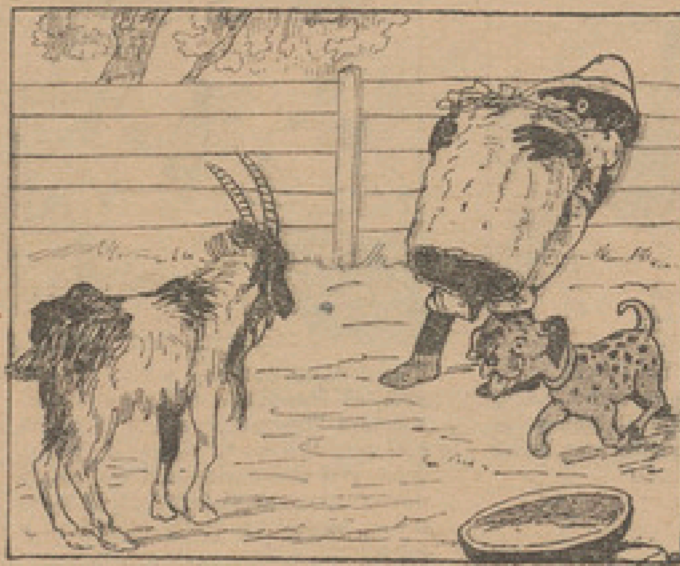


— Mon pauv' vieux, je t'assure que les fonds sont rien bas!
— C'est pas de ma faute, j'ai pas de bretelles!

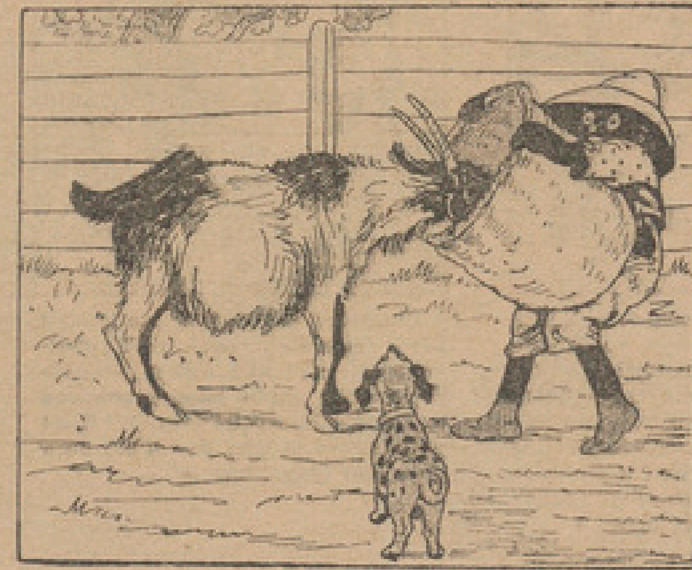
## D'UN MAL A UN AUTRE



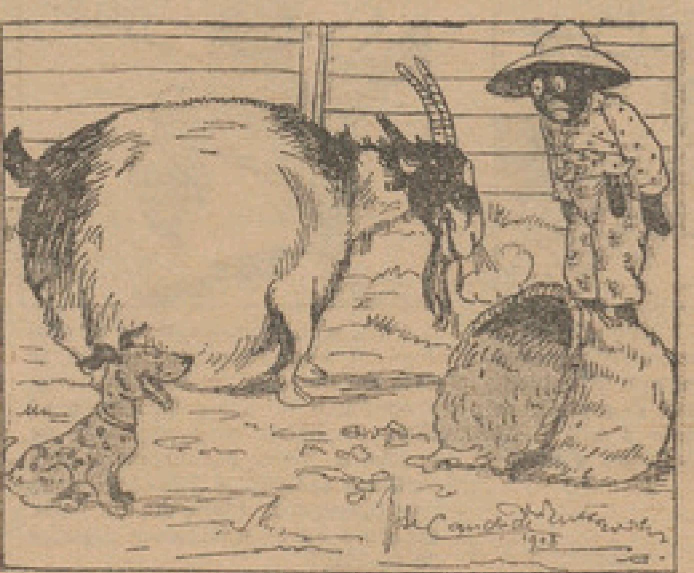
Jim, ayant trouvé une pauvre chèvre errante et maigre à faire pitié, s'appropria l'animal et le conduisit dans l'enclos de son père...



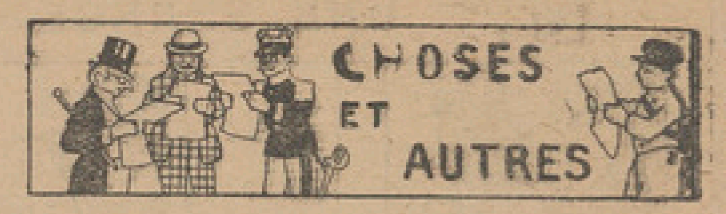
... où il se mit en devoir d'offrir à la malheureuse bête une légère collation pour la remettre d'aplomb et conquérir sa reconnaissante amitié.



Jim apporta donc un panier de feuilles de choux, que la chèvre dévora avec avidité. Mais le panier un peu haut empêchait Jim de voir manger l'animal.



Ce qui fait qu'une demi-heure après, lorsque Jim déposa son panier, il eut quelque peine à reconnaître la maigre chèvre qu'il avait recueillie.




### CRUELLES ÉNIGMES

Je soumets à mes amis lecteurs les énigmes suivantes :

— Pourquoi, pour avoir de l'argent devant soi, faut-il en mettre de côté?



— Pourquoi dit-on que les intérêts courent quand ils s'accumulent?

— Pourquoi dit-on que le commerce s'en va quand il ne marche pas?

— Ou pourquoi dit-on que les affaires marchent, quand elles sont bien assises?

— Pourquoi, quand on a quelqu'un dans le nez, dit-on qu'on l'aura à l'œil?

— Pourquoi, d'un homme ruiné qui ne sait même plus où coucher dit-on : « Le voilà dans de beaux draps! »

Et je pourrais continuer longtemps encore!

E. M.




### L'AGE DES ŒUFS

La fraîcheur des œufs a toujours été une question importante pour les consommateurs.

A Rome on appelait œuf d'or l'œuf pondu à l'instant, œuf d'argent celui de la veille, œuf de fer celui déjà vieux de plusieurs jours. Voici pour reconnaître l'âge des œufs quelques moyens consacrés par l'expérience :

Un œuf est frais : s'il coule au fond de l'eau;

Si la coquille est douce, opaque, un peu rugueuse au toucher;

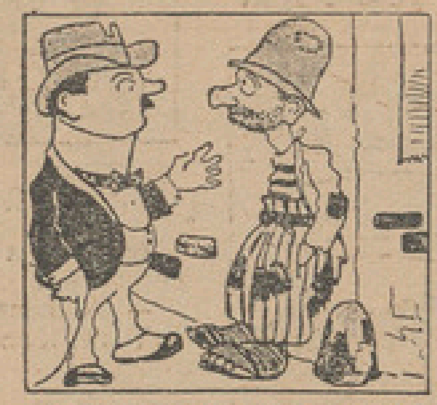
Si cette coquille se détache facilement après l'ébullition, si elle sèche rapidement une fois sortie de l'eau.

Notons encore que l'œuf frais donne à la main, ou mieux sur la langue, une impression de fraîcheur très sensible, enfin qu'il est plus transparent au milieu qu'au bout, ce qui est exactement l'inverse pour l'œuf couvé.

## UNE SÉANCE MOUVEMENTÉE



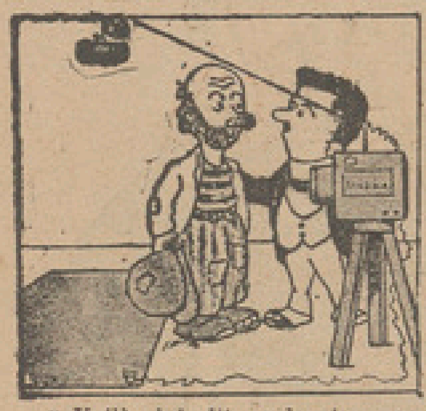
Théodore Pitonbleu n'aimait guère le travail, il passait ses journées à la porte des marchands de vin du quartier comptant rencontrer de temps à autre un copain pour lui payer un verre.



Un jour qu'il se prélassait, les deux mains dans les poches selon son habitude, il fut accosté par un monsieur assez bien mis qui lui dit : « Voulez-vous gagner cent sous ? — Ça dépend pourquoi faire, » répondit Théodore, qui croyait qu'on voulait le faire travailler, et qui n'y était pas du tout disposé.



« Oh il n'y a pas grand'chose à faire, lui répondit l'inconnu ; et ce sera l'affaire d'une demi-heure. Suivez-moi. » Travailler pendant une demi-heure pour cent sous, c'était dans les goûts de Théodore, surtout si le travail n'était pas difficile. Il suivit donc l'individu.



« Voilà, lui dit ce dernier une fois arrivé chez lui : Ceci est un appareil pour prendre des vues cinématographiques. Vous n'aurez qu'à poser devant cet appareil sans bouger ; c'est tout ce que vous aurez à faire, je me charge du reste. »



« Asseyez-vous là... Très bien, attention, la séance va commencer, je vais prendre sur le vif une série d'expressions de physionomie, ce ne sera pas long... »



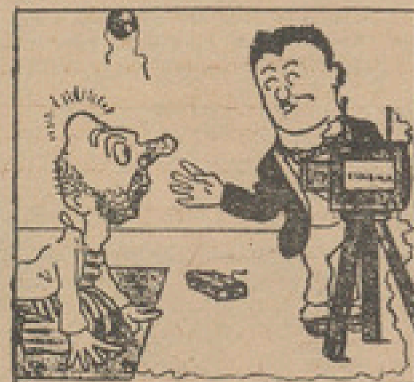
L'inconnu mit l'appareil en marche, et Pitonbleu resta immobile. Soudain l'opérateur lui fit voir une bouteille de vin : La figure de Théodore prit une expression de joie et de convoitise : « Très bien, très bien, tenez, buvez un coup, mon ami, » lui dit l'homme.



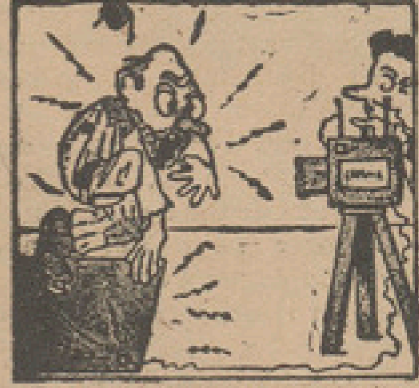
Pitonbleu ne se le fit pas dire deux fois, et d'un trait avala la moitié de la bouteille, mais il fit aussitôt une affreuse grimace : « Parfait, parfait, murmura l'opérateur, c'est bien là l'expression d'un profond dégoût, c'est très bien. » Et il retira des mains de Théodore la bouteille qui contenait de l'huile de ricin.



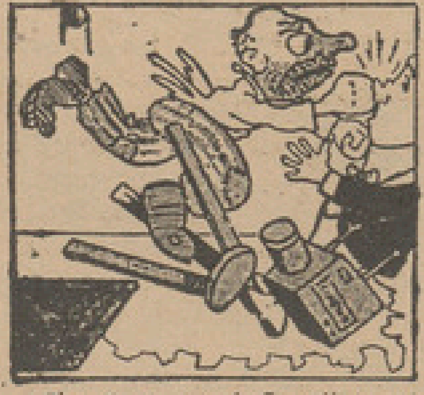
Puis aussitôt il coupa la ficelle qui retenait une brique suspendue par une poulie au plafond. La brique tomba sur le crâne de Pitonbleu qui en vit trente-six chandelles : « A la bonne heure, voilà une expression bien réussie ; la surprise que procure l'arrivée d'un événement inattendu. Très bien ! »



Pitonbleu en effet ne s'attendait pas à cette surprise-là. « Oh ! merveilleux, épatant ! s'écria soudain l'opérateur, quelle belle expression de stupéfaction vous avez là ! C'est parfait ! Ne bougez pas il n'y en a plus pour longtemps. »



Et avant que Pitonbleu soit revenu de son ahurissement, l'opérateur appuya sur un bouton et envoya une violente décharge électrique sur la plaque sur laquelle Théodore s'était assis. Le malheureux bondit et se débattit comme un diable dans un bénitier ; « Là, très bien, cette expression de terreur, tout à fait réussi, mon ami, » lui dit l'homme, tandis que Pitonbleu hurlait comme un possédé.



C'en était trop ! Complètement abruti par les épreuves auxquelles il venait de se soumettre, Pitonbleu, fou de rage, culbuta l'appareil, et sauta sur l'opérateur à qui il fit passer un mauvais quart d'heure.




Puis, n'en demandant pas davantage, il s'empressa de se sauver sans même réclamer ses cent sous. Pourtant il les avait bien gagnés ! Mais Pitonbleu en avait assez de la séance. Ne lui parlez plus de travailler à présent : il n'était déjà pas très courageux, mais, depuis, cette aventure l'a complètement dégoûté du travail !

## Le Briquet du père Godfried.

Depuis longtemps le soleil avait disparu et le crépuscule commençait à projeter au loin des ombres incertaines. Un pauvre marchand silésien, assis sur un cheval efflanqué, suivait la route de Francfort-sur-Oder où la foire était ouverte depuis plusieurs jours.

Notre marchand n'était pas des plus braves, et, en toute autre circonstance, l'approche de la nuit aurait pu lui inspirer quelques inquiétudes. Mais il lui tardait d'arriver et chaque heure de retard lui semblait une chance de moins pour le gain qu'il se promettait.

Tout à coup, un individu, armé d'un bâton, sort d'un taillis, saisit la bride du cheval et demande au marchand la bourse ou la vie. Celui-ci, tremblant moins pour sa vie que pour son argent, se souvient qu'il a sur lui un briquet de voyage, de la forme et de l'apparence d'un pistolet. Il le tire de sa poche et le dirigeant sur l'agresseur, il lui crie d'une voix altérée par la frayeur :

— Eloignez-vous, ou je vous tue !

A la vue de l'arme meurtrière, le brigand lâche la bride et se sauve à toutes jambes.

Le père Godfried, c'était le nom du marchand, est heureux et satisfait d'avoir été inspiré d'un si singulier moyen de salut, il encourage sa monture du geste et de la voix et arrive tout haletant à un village situé sur la lisière de la forêt. Là, se trouvait une auberge dans laquelle il ne manquait jamais de descendre quand il se rendait à Francfort.

Des cris de joie l'y accueillent à son entrée ; mais l'aubergiste s'aperçoit qu'il est pâle, et lui en demande la raison. Le père Godfried raconte en détail tout ce qui lui est arrivé. On n'entend plus que des éclats de rire, mais un seul individu, entré immédiatement après le marchand, ne partageait pas cette hilarité. On n'y fit aucune attention ; l'aubergiste pressa alors vivement le père Godfried de passer la nuit chez lui, par la raison que la forêt n'était pas sûre. Le marchand répondit que cela était impossible et qu'il se remettrait en route à huit heures.

Ces mots furent à peine prononcés, que l'homme qui n'avait pris aucune part à la gaieté des assistants, paya sa bière et sortit.

— Au moins, père Godfried, dit alors l'aubergiste, munissez-vous d'une bonne arme... car votre briquet est une de ces plaisanteries qui réussissent une fois. Tenez, j'ai là une paire de pistolets de poche que nous allons charger et que vous me rendrez à votre retour.

La proposition est acceptée, les pistolets sont chargés et Godfried remonte à cheval et part.

La nuit était sombre ; le marchand ne fut pas plutôt à une demi-lieue du village qu'un individu, armé d'un gros bâton, se précipite sur lui, saisit la bride de son cheval et lui adresse la sommation ordinaire.

Godfried, saisi d'effroi, reconnaît le même brigand auquel il a si miraculeusement échappé ; aussitôt il tire un de ses pistolets et dit à son agresseur :

— Eloignez-vous, ou je vous brûle la cervelle ! »

— Avec quoi ? mauvais plaisant ! avec ton briquet ? Vite, qu'on se dépêche ou je t'assomme.

Le père Godfried lâche aussitôt la détente, la balle va frapper au front l'incrédule voleur, qui tombe raide mort.

Mais cette fois, il renonce à continuer son voyage et revient immédiatement à l'auberge. Il fait aux autorités de l'endroit la déclaration de ce qui lui est arrivé. Depuis ce temps, l'histoire de son briquet est devenue une tradition populaire.

JEANINA



## ANECDOTES

### On se serre la main.

Lamartine était dans tout l'éclat de sa popularité. Il avait prononcé son fameux discours sur le drapeau tricolore du haut du balcon de l'Hôtel de Ville. On lui annonça une députation de femmes de la Halle.



C'étaient des Vésuviennes, quelque chose comme des tricoteuses de la Grande Révolution.

Il les reçut avec son air accoutumé de finesse et de distinction.

— Citoyen, clama la présidente, les poings sur les hanches, tu as bien mérité de la patrie. Aussi, pour te récompenser de ton civisme, avons-nous résolu de t'embrasser toutes. Tu recevras de nos lèvres le baiser de la République.

Et comme les citoyennes s'avançaient fleurant une odeur de marée qui fit froncer les narines du trop aristocrate poète, Lamartine réfléchit, puis :

— Mesdames, dit-il, avec son plus gracieux sourire, des femmes comme vous ce sont des hommes. Et entre hommes, on ne s'embrasse pas, on se serre la main.

### Le mort qui ressuscite.

Dans une petite commune aux environs de Perpignan, un cordonnier a la charitable habitude de veiller les morts.



Un jour, quelques mauvais plaisants complotèrent une farce contre ce brave homme, et l'un d'eux vint lui dire :



— Je vous ai encore rencontré en ville hier soir, vous étiez ivre ; vous êtes un pochard invétéré.

— Mon lieutenant, j'suis p't-être un.. pochard, mais j'sais pas c'que c'est qu'un vétéré.



— L'hiver dernier j'ai eu la grippe, une fluxion de poitrine, des rhumatismes, l'influenza et une crise d'appendicite.

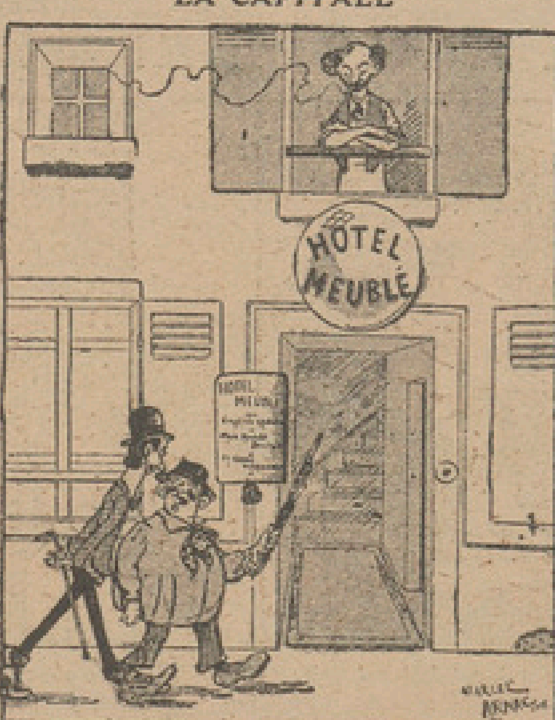
— Il faut vraiment, madame, que vous ayez une excellente santé.



— Pardon, monsieur, v's auriez pas une allumette pour allumer ma pipe ?

— Si vous voulez m'tenir ça un instant !

### LA CAPITALE




— Tout de même, cousin... il en a-t-y des hôtels, ce monsieur Meublé, il en a-t-y !

## ANECDOTES

— Un tel est mort, et comme il n'a plus aucun parent, je suis venu t'avertir afin que tu ailles lui faire la veillée.

Le bon cordonnier se doutant de quelque tour :

— C'est bon, dit-il, j'irai ; seulement, comme je suis fort pressé, j'y porterai mon ouvrage.

— C'est entendu.

A l'heure dite, le cordonnier arrive ; il voit dans le lit le prétendu défunt enfagoté, le bonnet sur les yeux, et ne faisant voir qu'un peu de sa figure jaune.

Vers minuit, on apporta au veilleur une tasse de café et un petit verre ; se trouvant réchauffé et animé, le cordonnier chantonne en travaillant.

Alors le faux mort se lève sur son séant et, d'une voix sépulcrale, il dit :

— Lorsqu'on veille les morts, on ne chante pas...

Le cordonnier se dresse et répond sur le même ton :

— Quand on est mort, on ne parle pas !

Puis, il saisit son tire-pied et vous administre au mort une telle râclée que celui-ci ressuscite aussitôt en demandant grâce.

### Un Monsieur coriace.

Un intrépide explorateur qui, dans un précédent voyage, avait laissé sa jambe gauche dans la gueule d'un lion, venait d'être fait prisonnier par une tribu d'anthropophages.



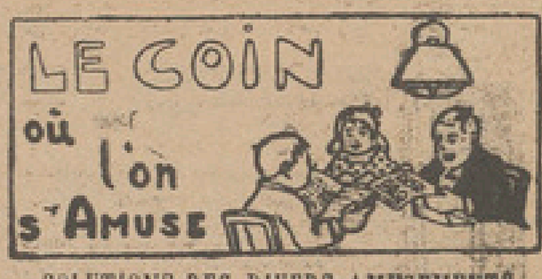
Après une courte conférence, les cannibales convinrent de le faire cuire pour leur souper et firent part de cette décision à l'intéressé qui les en dissuada... assurant qu'il n'était pas mangeable :

— Tenez, dit-il, vous allez en juger par vous-même.

Et tirant son couteau, il découpa une tranche de son mollet qu'il offrit gracieusement aux sauvages.

Ceux-ci, après s'être passé le morceau de bouche en bouche sans parvenir à l'entamer, renoncèrent au festin projeté.

Le mollet était en liège.




### SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 4

Enigme. — Calice.
Charade. — Monténégro.
Casse-tête. — Adalbert, Zoé.
Logogriphe. — Moue, moule, moulin, mourant.
Devinettes. — Amade, Picquart, Négrier
Mots carrés.

I B S E N
B I E R E
S E V I R
E R I N E
N E R E E

Rébus : La fortune sourit aux audacieux.

### Enigme.

Je ne poserai pas pour être silencieux
A ses quatre jambes le cheval me réclame
Chez les marchands de vins, je me fais un peu vieux
A l'église encore le prêtre me proclame
Mais au Colorado, ce fleuve magnifique
Je donne aussi, parfois, un aspect féerique.

### Charade.

Mon premier se chauffe.
Mon second est utile à la ménagère
Mon troisième n'est pas beau.
Mon tout est aimé des lapins.

### Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : Je me jette dans la Garonne
Ajoutez-m'en deux : Je deviens un jeu
Ajoutez-m'en trois : Je deviens une fleur
Ajoutez-m'en quatre : Je deviens un homme d'Etat, connu, encore vivant.

### Devinettes.

Trouver trois villes françaises connues.

Brrr ! Est-ce que par hasard l'hiver serait revenu avec ce froid de loup ?...

— Regarde ce délicieux sucre d'orge, tu le voudrais bien, mais tu ne l'auras pas.

— Oh ! madame, honni soit qui mal y pense !

### Un peu d'histoire.

Sur quel roi de France fit-on cette épitaphe ?

Ci-gît un roi d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit et jamais ne rendit :
Seigneur, s'il est dans votre gloire,
Ce ne peut être qu'à crédit.

### Mots carrés.

1. Petite fleur des blés.
2. Terme de musique (mot italien).
3. Fait la force.
4. Petite ville du Congo français sur le Zekoli.
5. Qui est dans le ton.

(Solutions dans le prochain numéro).

### RÉBUS.

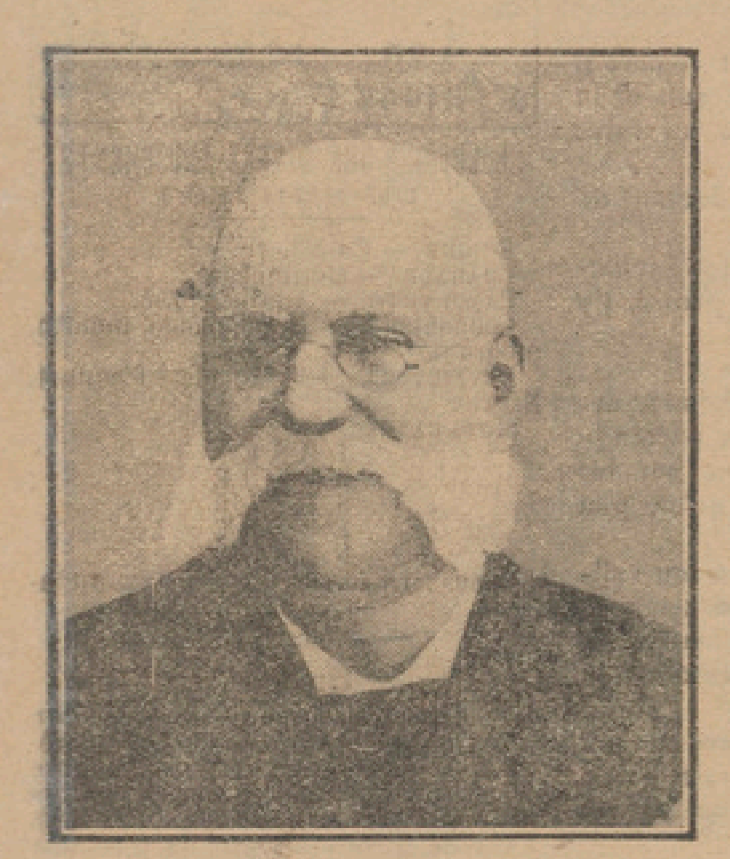



(Solution dans le prochain numéro).

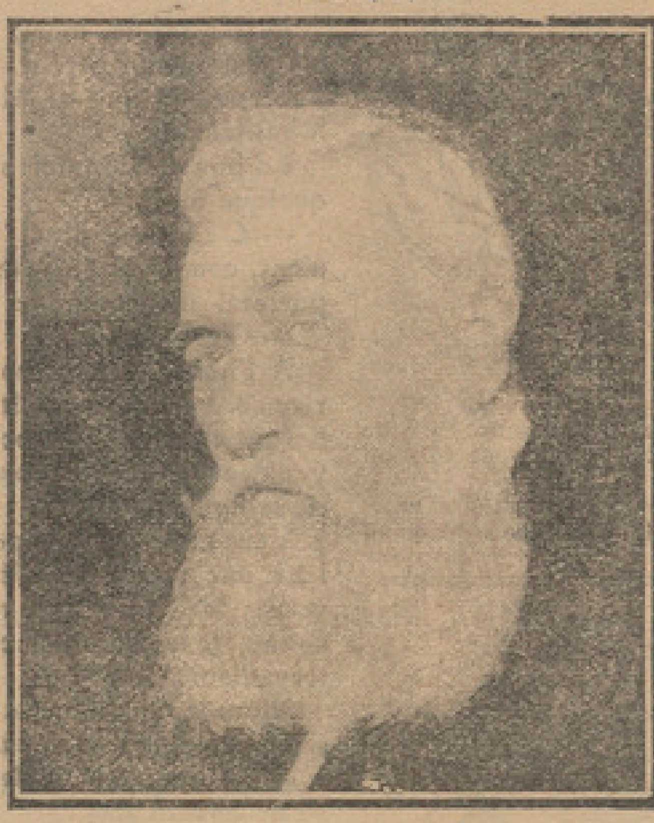
PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

# LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

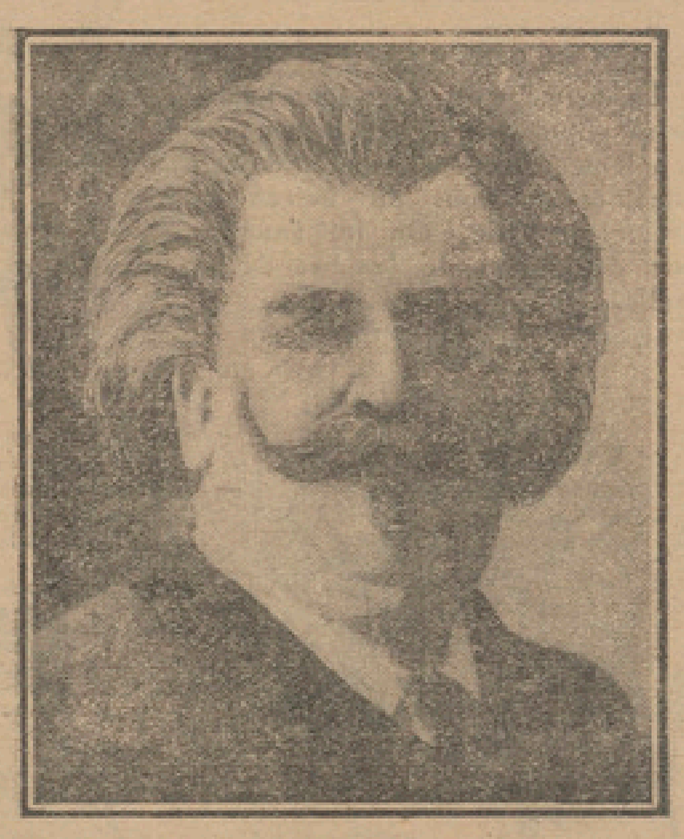
— 5e SÉRIE —



N° 13. ......................



N° 14. ......................



N° 15. ......................

Pour les conditions, voir le numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

# TEXTE EN MONOGRAMMES

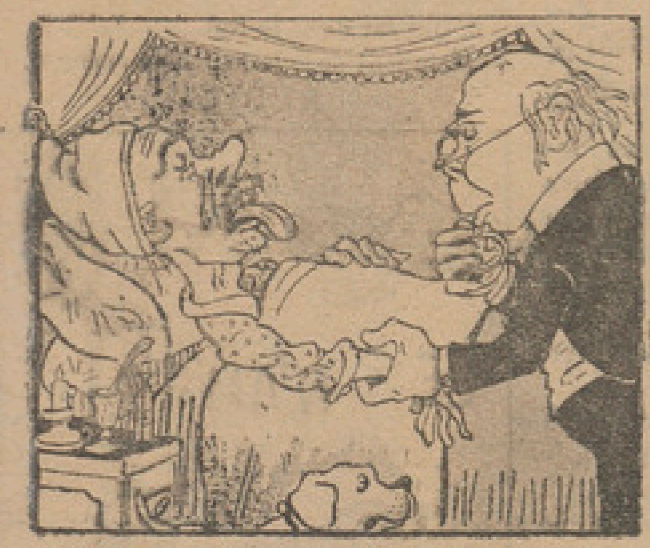
— 5e SÉRIE —

Pour les conditions, voir le numéro 1.

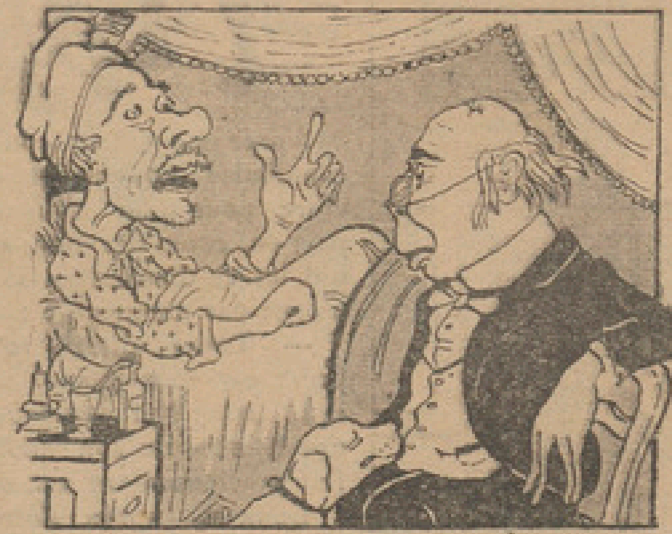
BON A DÉTACHER N° 5.
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DÉTACHER N° 5.
Texte en monogrammes.

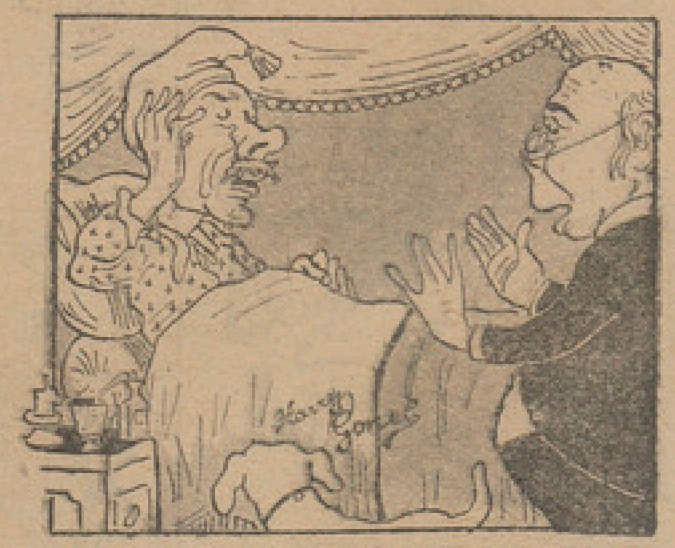
## UNE APPLICATION DE LA LOI BÉRANGER



« Docteur, je suis bien malade. — Aussi, c'est votre faute, vous êtes tous les mêmes, vous ne voulez pas suivre les prescriptions de la Faculté ni écouter mes conseils. Je vous avais cependant formellement interdit de boire de l'absinthe. »



« C'est vrai, docteur, enfin ce qui est fait est fait ; mais écoutez-moi : je suis un homme assurément pas sans reproches, mais sûrement sans peur ; j'ai des dispositions à prendre, dites-moi franchement mon état ! »



« Je ne sais trop si... — Voyons, pas de tergiversations, je veux savoir. — Eh bien, j'ai le regret de vous dire que vous êtes condamné. — Aïe ! N'y aurait-il pas moyen d'obtenir la loi de sursis ? »

# UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CRÉDIT

## Une superbe Montre

### REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boitier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

**7 FR. 50**

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

Montre dame, 10 rubis.

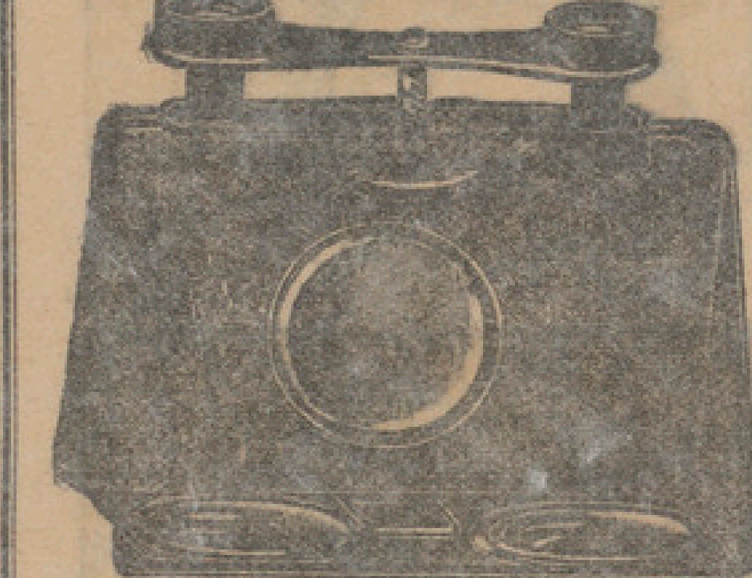


Montre homme.

**Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e).**

---

## POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



### UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

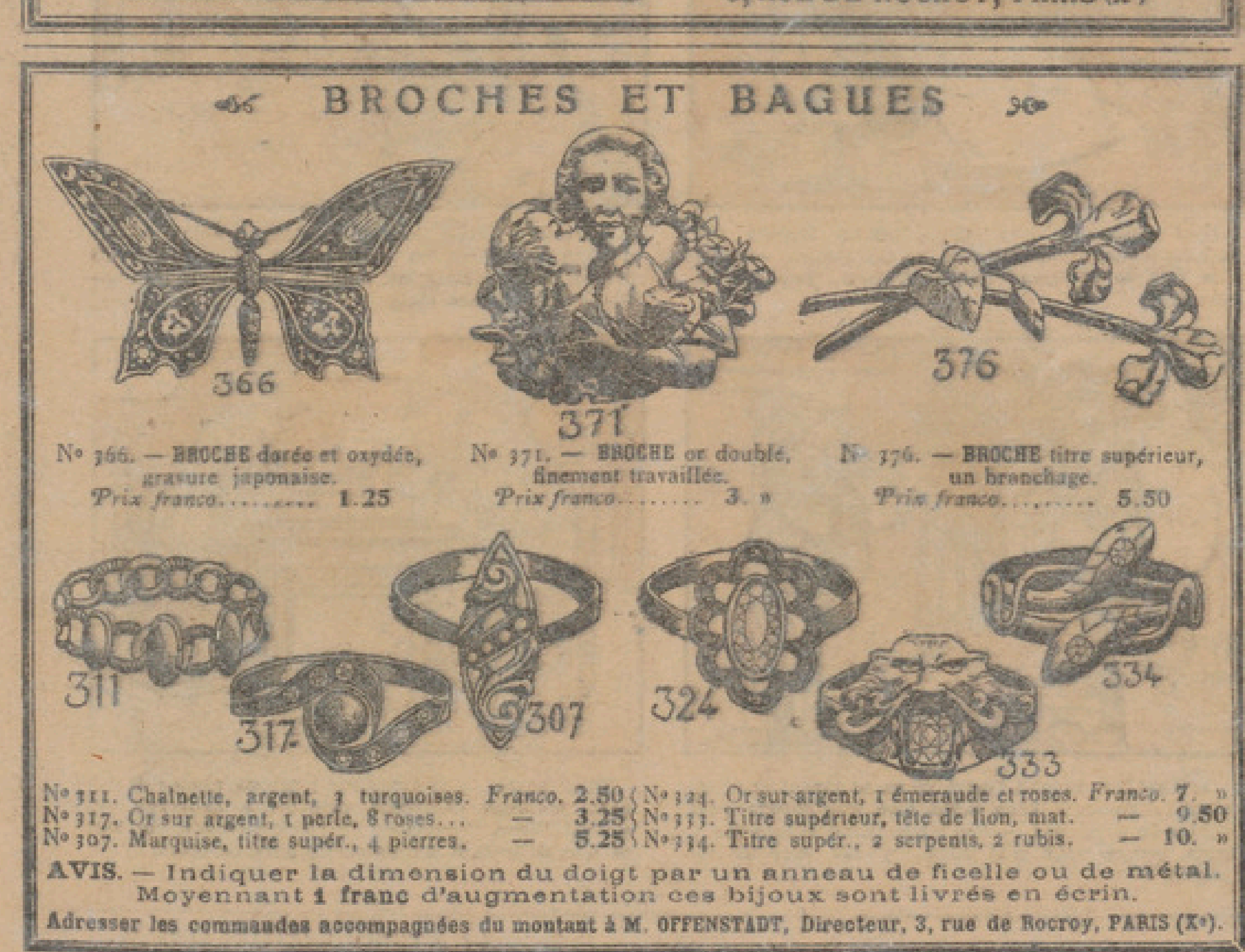
La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

*Adresser la commande accompagnée de son montant à*

**M. OFFENSTADT, Directeur,**
**3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)**

---

## BROCHES ET BAGUES




N° 366. — **BROCHE** dorée et oxydée, gravure japonaise. *Prix franco*.......... **1.25**

N° 371. — **BROCHE** or doublé, finement travaillée. *Prix franco*........ **3. »**

N° 376. — **BROCHE** titre supérieur, un branchage. *Prix franco*.......... **5.50**

N° 311. Chaînette, argent, 3 turquoises. *Franco.* **2.50**
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses... — **3.25**
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres. — **5.25**
N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses. *Franco.* **7. »**
N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat. — **9.50**
N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis. — **10. »**

**AVIS.** — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant **1 franc** d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

**Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).**

---

# A CRÉDIT

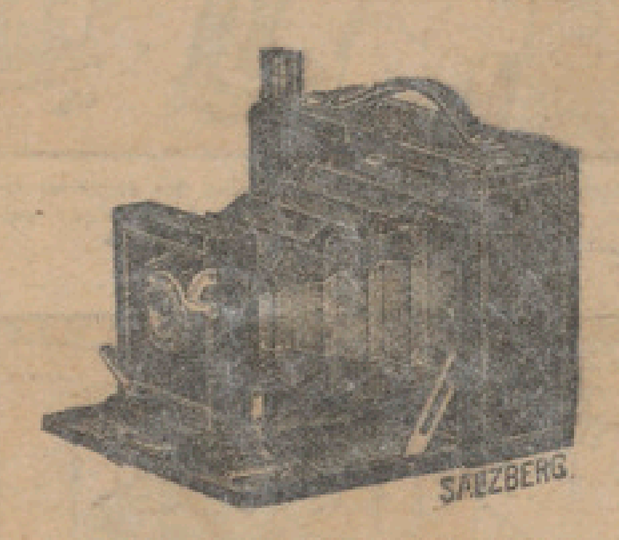
Un excellent

## APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

### TOUS SES ACCESSOIRES

ET

### PRODUITS




## L'"EXCELSIOR".

1° **APPAREIL genre " Folding "** à soufflets toile, coins peau 9×12 gain chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets;**
3° **UN PIED de campagne;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5° **3 CUVETTES;**
6° **UN PANIER LAVEUR;**
7° **UN ÉGOUTTOIR;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge;**
9° **UNE BOITE 6 plaque 9×12;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible;**
11° **UN FLACON révélateur;**
12° **UN FLACON virage-fixage;**
13° **UN PAQUET hyposulfite;**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

*L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.*

AUX

### CONDITIONS SUIVANTES :

**15 francs** à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

*Adresser les commandes à*

**M. OFFENSTADT**

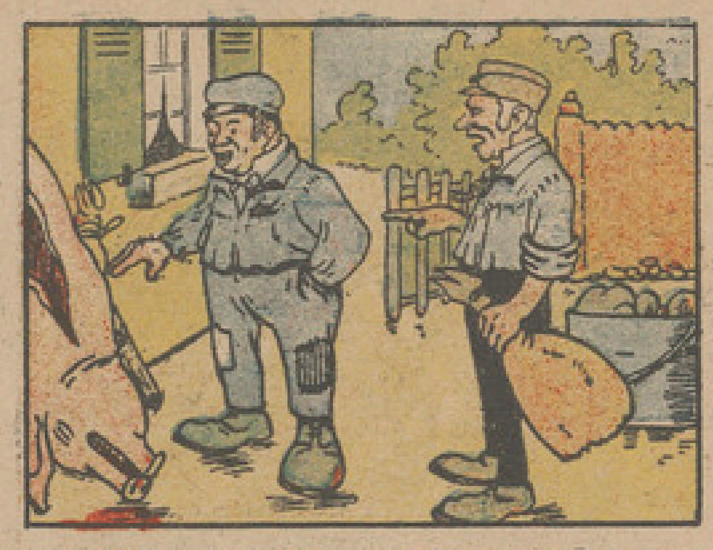
*DIRECTEUR*

**3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.**

# JAMBONS FRANCO DE PORT ! ou LES JAMBONS DE MAITRE COULIBŒUF



Maitre Coulibœuf, fermier normand des environs de Caen, a tué son cochon « eune belle bête, allez ! qui tui fait ben d'l'honneux... et du profit itou... »



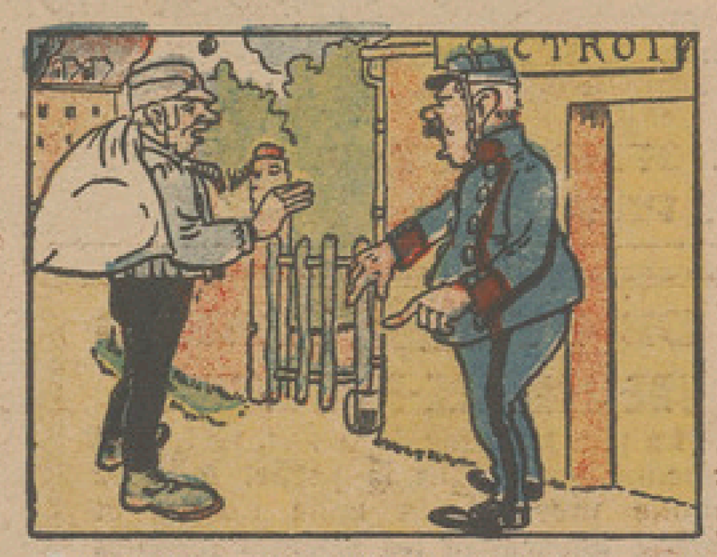
Survient son voisin, un connaisseur : « Pour un biau lard... c'est un biau lard... et queux jambons, bon d'là ! — Mes deux jambons, c'est pour not' fieu qu'est à Caen. »



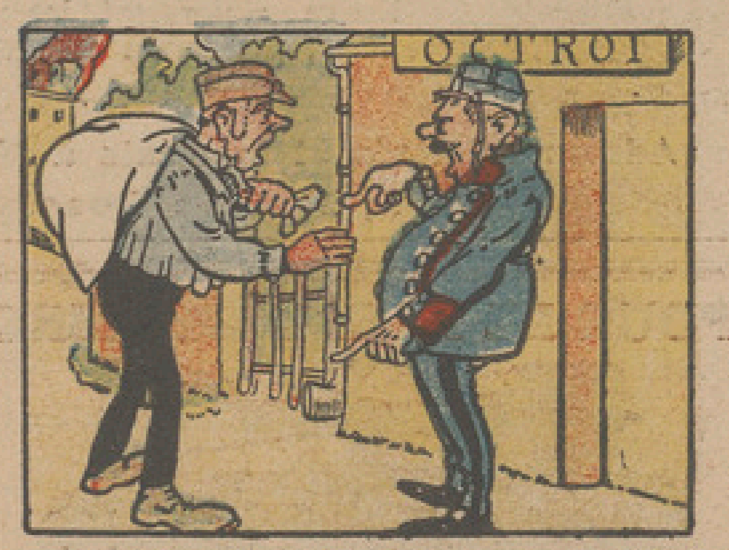
Maitre Coulibœuf se fait fort de les passer sous le nez de l'octroi « sans payer tant seur'ment eune centime... en plein midi, cor ! » On gage une chopine de vieux calvados...




Peu avant midi, le paysan, portant un sac sur le dos, arrive à l'octroi de Caen, par la route de Falaise : « Hé, là-bas ! l'homme, qu'est-ce que vous avez dans ce sac ?




L'interpellé s'arrête narquois : « C'est ren qui paye des droits, m'sieur l'employé, ren de ren ! — Voyons voire... que je voie. »




« C'est ben queuque chose si vous voulez, mais c'est comme si c'n'était ren... pisque ça n'paye point ! — Assez causé, hein ? Ouvrez-moi ce sac !... et plus vite que ça. »




« Jamais d'la vie ! — Eh bien, je l'ouvrirai moi-même. — Si l'cœur vous en dit... mais ça n'paye point ! » L'employé se met en devoir de déficeler le sac...



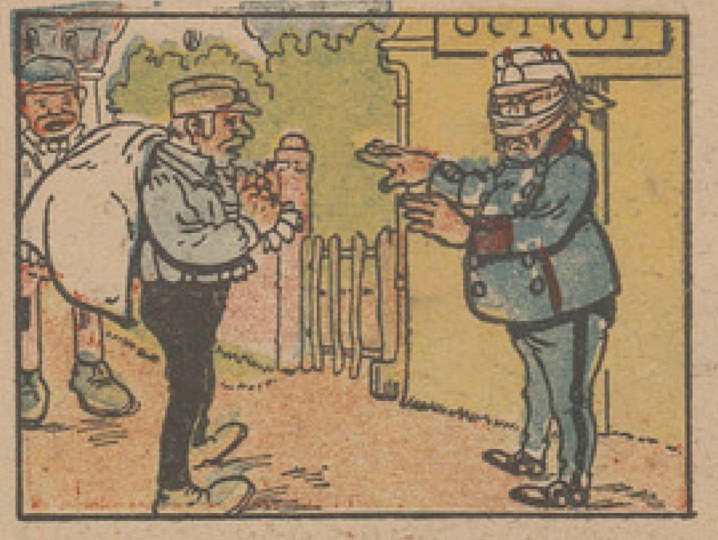
Mais voilà que deux chats, rendus féroces par un long jeûne, s'élancent avec un miaulement terrible à la tête de l'employé qui, de frayeur, tombe à la renverse.



« Quand j'vous disions qu'ça n'payait point... Tout d'même va falloir les rattraper à s't'heure ! » Ce disant, le fin matois fait mine de poursuivre les fugitifs et regagne son logis.



-Un quart d'heure après, accompagné de son voisin, il réapparaissait portant en son sac les deux jambons : « Ah ! ah ! vous les avez ! demande l'employé. Oui, oui, ils y sont... tous les deux... si vous voulez vérifier... »



« C'est bon, répond l'employé en se garant prudemment... passez... vous savez bien que ce que vous portez ne paye pas ! — J'en étions point si tant sûr... mais pisque vous m'le dites... j'vous creyons sur parole. »




Deux heures plus tard, ses jambons rendus à bon port, les deux compères, attablés à l'auberge du Cheval-Blanc, dégustaient le vieux calvados, en riant de tout cœur de la matoiserie du gars normand.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : Constant Leblanc.